NUMERO 45

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, JEUDI, 15 AOUT 1912. FONDE EN 1905.

Les Jésuites fonderont un collège à Edmonton

Le R. P. Jean, recteur du Collège de St-Boniface, et le R. P. Hudon, professeur de rhétorique, en donnent l'assurance formelle.

Nous annoncions dans notre dernier numéro la décision prise par les membres de la Compagnie de Jésus d'établir un collège classique à Edmonton.

Depuis lundi dernier cette nouvelle est officielle et l'on a déjà fixé la date approximative de l'ouverture de cette nouvelle maison d'éducation.

Ces deux déclarations importantes ont été faites par le R. P. Jean, recteur du Collège de St-Boniface, et par le R. P. Hudon, professeur de rhétorique au même collège, arrivés dans notre ville samedi soir. Les deux religieux sont venus avec la mission de choisir un emplacement favorable et de tout préparer pour une construction prochaine des bâtiments.

Interviewé, le R. P. Jean nous a déclaré que les membres de sa Compagnie ont jugé le développement de l'Ouest trop rapide pour que la question d'y ériger un collège classique fut différée plus longtemps. Edmonton, comme centre d'instruction pour l'Ouest, a produit la meilleure impression sur nos visiteurs et le collège classique, dont ils ont l'intention de doter notre ville occupera la première place parmi les établissements d'instruction du même genre au Canada.

"La plus vieille institution scolaire secondaire de l'Ouest est le collège de St-Boniface — nous a déclaré l'un de nos interlocuteurs, — qui fût fondé en 1818 par Mgr Provencher; il a actuellement 350 élèves et 40 professeurs. Nous donnons aux étudiants une instruction classique et commerciale et c'est ce que nous avons l'intention de faire dans notre future maison d'Edmonton."

Le R. P. Hudon, qui est membre du bureau des classiques de l'Université du Manitoba, nous a déclaré que le collège de St-Boniface, qui concourt avec trois autres collèges, remporte toujours une large part des honneurs universitaires. Le futur collège d'Edmonton sera doté, à l'égal de celui de St-Boniface, d'un excellent cours classique en français.

Interrogé sur la date de l'ouverture du collège le R. P. Jean a déclaré qu'il devait tout d'abord conférer avec Mgr Legal avant de faire aucune déclaration précise, mais il croit néanmoins, que les cours pourraient être ouverts au nouveau collège en septembre 1913.

Les RR. PP. Hudon et Jean sont très satisfaits de l'accueil empressé qui leur a été fait à Edmonton et des assurances formelles de dévouement qu'ils ont reçues à l'endroit de leur projet. "Tant de bonnes volontés mises au service de notre cause, nous a déclaré l'un d'eux, ne pe[...] [...]ue faire aboutir notre entrepri[...]e au mieux des intérêts généraux."

Les défricheurs canadiens

IMPRESSIONS D'UN VISITEUR FRANÇAIS EN PROVINCE DE QUEBEC.

Le premier venu des immigrants n'est point apte à la rude tâche de transformer la forêt vierge en terre productive. Ce n'est pas l'affaire des gens sensibles aux raffinements de la vie moderne et aux plaisirs des villes. Là-bas on a besoin de travailleurs aux muscles solides, de campagnards ou de montagnards ayant conservé un peu les qualités de leurs ancêtres, qui ont dû gagner leur pain à la sueur de leur front ou braver les accidents d'un métier périlleux, peut-être. Car l'existence qui attend le colon au Canada est, pendant une moitié de l'année, celle d'un Robinson Crusoë, d'un habitant des forêts tropicales, et pendant l'autre, celle d'un explorateur des régions polaires.

En été, la chaleur excessive et la nécessité d'une activité fébrile occasionnent des inconvénients grands et petits, assez grands pour que beaucoup de novices les trouvent insupportables; ce sont, par exemple, les feux de forêts, les coups de soleil, les invasions d'insectes et de vermine, etc. Pendant les six ou sept mois d'hiver l'homme des bois est sujet à des rigueurs telles que beaucoup de ceux qui viennent des vieux pays ne sont pas faits pour les endurer à la longue. Il n'est pas rare, en effet, que des familles venues des vieux pays qui sont allées s'établir sur une des terres que le gouvernement offre à bon compte, retournent vers les villes après le premier ou le deuxième hiver, fatiguées de la solitude et des privations. La femme prendra alors quelque petit commerce et l'homme ira travailler à la journée, chez un fermier, pour une Compagnie de chemin de fer, ou dans une industrie quelconque. L'ouvrage ne fait presque jamais défaut dans la bonne saison. Mais en hiver les conditions changent. Les jeunes gens des campagnes ont alors coutume d'aller travailler, dans les chantiers comme bûcherons pour une de ces nombreuses Compagnies, la plupart du temps américaines, qui exploitent à l'excès les magnifiques ressources forestières du pays, au détriment des intérêts vitaux de la population rurale. Et des gars solides des vieux pays suivront leur exemple et partiront avec les autres, pleins de courage. Mais combien s'en reviennent dès que le premier mois est touché, la figure triste, l'air désappointé!

Ils nous diront: "Donnez-nous n'importe quel ouvrage en ville, mais délivrez-nous de la vie des chantiers". Et ils qualifieront d'esclavage et de corvée moyenâgeuse l'existence que leur offriront "ces maudites Compagnies américaines!" Ce n'est pas tant le froid et les fatigues qui les ont chassés, que les conditions des campements ou de la nourriture, la malpropreté, la monotonie de la vie, que sais-je?

La vie dans les bois, en hiver, ne fait pas l'affaire de tout le monde. C'est parmi les descendants des premiers colons français, des hardis pionniers venus de la Normandie ou de la Bretagne, paysans attelés à la glèbe de génération en génération, des fils de marins endurcis par une lutte constante avec les éléments, qu'on rencontre souvent le type le mieux adapté à la rude vie du défricheur. Car beaucoup d'entre eux sont encore aujourd'hui tels que Chateaubriand les a décrits, il y a un siècle et plus: "Rivaux des peuples du désert, ils en ont pris les goûts et les moeurs... Les forêts n'ont point de chasseurs plus adroits, de guerriers plus intrépides. On les a vus supporter les tourments du bûcher avec une constance qui étonnait jusqu'aux Iroquois et, malheureusement, devenir aussi barbares que leurs bourreaux..."

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce signalement frappant du "coureur des bois" d'autrefois — qui dépeint assez fidèlement celui de nos jours, car il n'a pas changé beaucoup — ne s'applique point à l'autre pôle de la société canadienne-française, à cette élite empreinte d'une civilisation aussi soignée, aussi raffinée que celle des cercles les plus choisis de l'Europe.

Il m'a été donné, lors de mon récent voyage dans le nord de la Province de Québec, de suivre de près la vie de quelques-uns de ces descendants de coureurs de bois, de les voir aux prises avec les difficultés redoutables de la forêt vierge. J'ai visité les "homesteads", les habitations de colons établies en pleine brousse, séparés du reste du monde par des kilomètres de terres couvertes de taillis intacts. L'un de ces foyers naissants était particulièrement intéressant, et par l'histoire quelque peu américaine de son fondateur, et par les côtés relativement pittoresques de la localité. Pour nous y rendre, nous avions laissé derrière nous, mon conducteur et moi, le très primitif chemin de chantier reliant le dernier village avec un camp de bûcherons, poussant notre attelage dans la profondeur de la forêt canadienne. Nous avancions à tâtons, pour ainsi dire, terriblement cahotés dans notre véhicule plus que primitif. On passait par-dessus les arbres tombés et les souches de moindre dimension; on contournait du mieux possible les plus gros. Après avoir fait de cette façon un mille, peut-être deux — il est difficile d'estimer les distances dans un pareil voyage en zigzag — nous débouchions dans une clairière couverte d'une ample moisson d'avoine ou d'orge. De l'autre côté du champ, une colonne de fumée annonçait une habitation, celle de mon conducteur, c'est-à-dire le terme de mon voyage. Mon homme fait avancer son attelage en plein champ ondoyant, ce qui amène le nouvel inconvénient de nous heurter contre des obstacles invisibles, des souches, du bois mort, des pierres cachées par le grain. En somme, il n'y avait aucun chemin pour arriver à cette maison. Voilà le souvenir prédo-

Suite a la page 5

LETTRE D'UN COLON

AUX BORDS DU LAC FROID

Lac Froid, Alta, 9 août.

Encore un article sur le Lac Froid! allez-vous dire... Mon Dieu, oui! pardonnez-moi pour cette fois encore. Ne parle-t-on pas toujours avec plaisir de ce que l'on aime?

C'est après avoir lu, l'an dernier, dans les colonnes du "Courrier de l'Ouest" une lettre charmante d'un colon du Lac Froid que je me suis décidé par un beau jour d'hiver, à "monter jusque là-haut." Je n'ai pas regretté ce voyage, et je me suis laissé tenter aujourd'hui à revivre mon arrivée au lac.

Quel souvenir idéal me restera toujours de cette première impression. Il est bien certain que le chaleureux accueil qui me fût fait par le vieux curé de la mission d'abord, puis l'amabilité de l'agent des Indiens, M. Lefebvre ensuite, ont contribué pour beaucoup à me mettre en bonnes dispositions pour prendre mon homestead.

Je me croyais dans un pays perdu au milieu des sauvages... quelle ne fut pas ma surprise de voir une foule nombreuse à la messe de minuit, car c'était Noël. Des colons étaient venus de plus de 30 milles à la ronde. Quelle messe! rien ne manquait: musique, chants. La simplicité des paroles du bon Père et la ferveur naïve de ses Indiens me resteront longtemps, toujours peut-être, gravées au fond du coeur. En sortant, que de joyeux rires de jeunes gens n'entendait-on pas dans cette nuit calme, éclairée de mille feux par l'aurore boréale. Que de vieux souvenirs cette nuit de Noël réveillait en moi. Je les revoyais toutes ces vieilles légendes si douces et si jolies que l'on nous raconte lorsque nous sommes enfants. Les rires me conduisirent jusqu'à la demeure de mon hôte où un réveillon nous attendait. Oh! un réveillon bien simple, mais un réveillon de braves gens, qui bien que pauvres, savent offrir si largement leur pain et leur franchise. Deux jours après j'étais décidé et j'avais un homestead au bord du Grand Lac.

Lorsque je revins à Edmonton, mes amis me dirent: "Quelle folie d'aller si loin, habiter seul une terre sauvage, solitaire avec des loups pour voisins!... Mais vous n'y resterez pas trois semaines!..." J'ai su tenir bon cependant et je suis parti malgré tout, et les jours, les semaines, les mois ont passé sans que la solitude, l'ennui, la folie et ces continuels supplices qui torturent l'homme seul soient venus me trouver.

La raison... Mais savez-vous ce que c'est qu'un homestead au bord d'un lac comme le nôtre? Savez-vous que l'on n'est jamais seul dans une contrée aussi belle. La monotonie des plaines n'existe pas. Cette monotonie, qui amène la tristesse et le découragement, et les jours succèdent aux jours sans que jamais l'un ressemble à l'autre.

Notre lac, mais c'est un ami, un compagnon, une distraction. C'est l'ami qui vous accueille bien chaque fois que vous voulez lui faire visite, il vous offre son eau et l'on se joue dans son onde. C'est le compagnon qui, toujours là, joue de sa musique grandiose, tantôt en vous berçant doucement d'un murmure bien doux et tantôt enflant sa grosse voix pour couvrir vos chansons.

Et n'est-ce pas une distraction que de vous promener le soir, d'une baie à l'autre, en prenant quelques truites ou bien en fumant tranquillement votre pipe, balancé mollement par le roulis du large.

Il nous est encore plus que tout cela, notre lac! il est notre pain quotidien,—pourrions-nous mourir de faim sur ses bords. Que nous importe à nous la disette! Je suis seul, mais j'aurais une famille de dix personnes que cela ne me coûterait pas plus à les nourrir. Et il est encore notre religion.

Nous sommes loin des églises, mais, qu'il soit catholique, juif ou protestant, l'homme aussi rustre qu'il soit, se surprend dans l'extase devant l'horizon infini de notre lac et ne peut oublier son Dieu ni s'empêcher de penser à Celui qui a créé cette nature sublime.

Notre lac, enfin, c'est lui qui nous fait oublier les douleurs passées; il nous console. Les chagrins, les ennuis, les regrets cela s'envolent ici comme les mouettes qui effleurent les eaux d'émeraude et cela s'efface comme les petits paquets d'écume qui se jouent au large les jours de tempête.

En effet, direz-vous, c'est bien beau l'été, mais l'hiver?

L'hiver? notre lac est aussi beau; notre pain il nous l'offre encore chaque jour; puis quand il est gelé et tout blanc, croyez-vous que son spectacle n'est pas aussi magnifique? Il chante toujours sa chanson et on l'entend qui zazouille et qui gronde sous la glace. C'est alors qu'il devient un lien plus étroit entre les colons, non seulement par ses routes mais par sa sonorité. Le soir lorsque vous prêtez l'oreille sur ses bords vous entendez des voix qui vous semblent mystérieuses dans la nuit... Ce sont des voisins qui causent à quelques milles, vous les entendez distinctement, tout proche, et vous vous sentez moins seul. L'hiver, c'est la saison de la chasse, de la pêche, de la trappe. Distraction, amusement, profit. Voilà ce que c'est que notre lac!

Avez-vous une nombreuse famille? combien vous faut-il pour vivre sur un homestead dans la plaine ou la prairie? A moins que vous ne vous contentiez que de haricots, vous dépenserez pas mal je crois, car ce ne sont pas les lapins ni les poules égarés qui vous nourriront. Voyez ici, par contre, pour le même prix, vous vous offrirez: des truites succulentes, des poissons blancs délicats et des brochets délicieux... sans compter la grande chasse à l'orignal ou au chevreuil et lorsqu'il vous plaira de tordre le cou à une poule, à une perdrix ou à un lapin, vous ne les chercherez pas longtemps, je vous assure.

Oui! nous sommes tous heureux! De belles récoltes, des bestiaux gras et du foin à peu près partout; que désirons-nous de plus? Il y avait jadis un empereur au Cold Lake, mais maintenant tout le monde est empereur et roi!... et tout le monde a "le sourire" comme disent les Français!

On vient de loin au Lac Froid! Il y a toutes les nationalités: des Canadiens-français, des Suisses, des Belges, il y a même des Auvergnats, des Bretons, des Savoyards et jusqu'à des Parisiens de Paris!... quelques Anglais ou Américains fourvoyés, des Russes et des Suédois. Dans cette Tour de Babel le parler français domine et dominera toujours si l'on nous aide.

Et vous? Pourquoi ne viendriez-vous pas? Venez! vous serez bien reçus. Informez-vous, essayez, et adressez-vous au hasard à MM. Lefebvre, Jean Richard, Soucy, Blau, Bernard, Bayard ou aux Canadiens ou aux Bretons, ou même aux Parisiens. Il vous diront tous, mieux peut-être que je n'ai pu le faire: "Venez et vous resterez."

CH. MAREST.

La semaine dans l'Ouest

UN TRAIN-ECOLE

M. D. Marshall, ministre de l'Agriculture de l'Alberta, s'est entendu avec la compagnie du Grand Tronc Pacifique pour l'organisation d'un train-exposition de bétail qui circulera à travers la province. Plusieurs conférenciers seront sur le convoi-école où l'on traitera de questions d'élevage, d'industrie laitière, etc.

LES BATTAGES SONT COMMENCES EN ALBERTA

Lethbridge, 12 — Les battages sont commencés d'une façon générale dans la région; la moyenne de rendement du blé est de 30 minots à l'acre. La moisson du lin commencera dans quelques jours. L'avoine et l'orge présentent une apparence splendide.

UN GRAND VOYAGEUR

Une dépêche de l'Est nous annonce que M. B. K. Miller, un voyageur américain bien connu et un grand amateur de chasse sera bientôt à Edmonton. Il a l'intention d'entreprendre un voyage vers le nord, en compagnie de M. J. K. Cornwall, député au parlement pour Peace River. Bien que les détails de l'affaire ne soient pas encore décidés, on sait que M. Miller a l'idée d'un voyage vers l'Ouest sur le Grand Tronc Pacifique. M. Miller se rendrait jusqu'à Yellowhead Pass, et de là cotoyerait l'Athabaska jusqu'en terre inexplorée. Il y a deux ans, M. Miller a voyagé dans le Sud Africain, comme l'ex-président Roosevelt et n'a pas remporté moins de succès dans les chasses qu'il a faites.

LA COLOMBIE BRITANNIQUE N'EST PAS SATISFAITE

Vancouver, 12 — Un vif sentiment hostile au bill du canal de Panama est clairement manifesté ici. On critique la mesure de faveur dont bénéficient les navires des Etats-Unis au détriment de toutes les autres marines. Il est probable que la Colombie Britannique s'abstiendra de participer à l'exposition de San Francisco en 1915 si le bill n'est pas modifié.

Les journaux protestent avec énergie contre la répudiation du traité Hay-Pauncefote et ils demandent que toutes les possessions anglaises boycottent la marine des Etats-Unis. On demandera au Dominion de s'abstenir de prendre part à l'exposition de San Francisco.

NOUVELLES REGIONALES

GLEICHEN

Le 8 août, toute la famille se réunissait pour causer une agréable surprise à M. et Mme Gabriel Arial et leur offrir les voeux de tous à l'occasion de leur noces d'argent. Après la lecture d'une adresse par l'aîné des enfants, un souper de famille fut organisé. Seule la parenté a pris part à la fête, car M. Gabriel Arial est un ancien de Gleichen, estimé et aimé de tous, et s'il avait fallu recevoir les amis la maison eut été bien trop petite pour tous.

—M. Cléophas Beauchemin, qui s'est fait casser une jambe il y a quelque temps est toujours retenu dans son lit, mais la guérison se fait normalement, lentement mais sûrement.

—P. G. Arial et ses frères sont actuellement occupés à Brooks où ils ont été appelés par le secrétaire du Duc de Sutherland. L'an dernier déjà ces jeunes artistes pointres avaient travaillé pour Son Altesse, et cet été, laissant de côté les peintres de Brooks, on les a fait venir de nouveau pour décorer les appartements du Duc, preuve de leur habileté et de leur honnêteté.

—Les travaux sur les fermes des sauvages Pieds-Noirs avancent rapidement. Tout le long de la ligne du chemin de fer s'élèvent de jolis cottages avec étables et hangars; le nouveau cassage fait tache noire partout sur la verte prairie, et le voyageur est souvent désagréablement surpris des clôtures nouvelles qui lui coupent les chemins habituels. Le bruit court que bientôt les terrains de la réserve non vendus l'an dernier seront de nouveau mis sur le marché. Avis aux intéressés.

—Les récoltes autour de Gleichen sont d'une apparence superbe; certains journaux prétendent qu'elles surpassent toutes les autres du district d'Alberta. Le blé d'automne est à peu près tout coupé, et la coupe du blé de printemps commencera après quelques jours de soleil. En attendant les fermiers sont à leurs foins.

—Il y a encore, dans la région, surtout au nord-est, des terres à acheter, sans parler des places d'affaires en ville. Un magasin général où l'on parlerait le français ferait de bonnes affaires; un boulanger, un boucher, un laitier sont grandement désirés; des jardiniers établis autour du village feraient des affaires d'or. Pourquoi les voya[ge]urs en quête d'une position ne v[is]iteraient-ils pas notre ville située sur la principale ligne du C. P. R.

OUELLETTEVILLE

M. et Mme Félix Corbeil attendent la visite du curé pour faire baptiser. La mère et l'enfant sont bien. Quel dommage que nous ne soyions pas plus nombreux ici afin de pouvoir posséder notre église et notre curé à nous. Actuellement nous avons la messe tous les 15 jours seulement dans la maison d'école. Ce n'est pourtant pas la pauvreté du terrain qui doive éloigner les nouveaux venus, nous sommes établis dans le district le plus fertile de l'Alberta. Il n'y a plus de homestead à prendre, mais le C. P. R. met en vente des fermes toutes prêtes, d'excellente qualité et à des conditions très avantageuses. Ces fermes sont de 160 à 320 arpents, de 2 à 10 milles d'une station de chemin de fer au plus.

—M. Vézina, de Chicoutimi, vient d'arriver pour faire les récoltes sur la terre qu'il possède à Ouelletteville. En même temps que lui sont venus Mme Barette et ses enfants pour rejoindre M. Barette résidant ici depuis plus d'une année.

—M. Georges Bouchard est à bâtir une bonne résidence sur sa ferme. Arrivé l'an dernier avec une nombreuse famille, il s'était contenté d'une résidence provisoire jusqu'aujourd'hui.

—M. A. Belley jouit actuellement de la visite de sa soeur, arrivée dernièrement de Chicoutimi. Les autres membres de la famille résideront désormais à Calgary. La semaine dernière les chevaux de M. Belley, brisant la clôture de leur pâturage, prirent la prairie. Quand on les retrouva, l'un d'eux pouvait à peine marcher, apparemment il s'était embarrassé dans les broches et se débattant, s'était profondément coupé les jambes. C'était un cheval de prix.

—Mmes Georges et Joseph Desjardins sont heureuses de l'arrivée de Mme Marion, leur mère, de St-Adolphe, Manitoba.

LE BILL DU CANAL DE PANAMA EST VOTE

Washington, 12 — Le sénat a adopté aujourd'hui le bill du canal de Panama; ce bill prévoit la gratuité du canal pour les navires des Etats-Unis. L'Angleterre est fortement opposée aux termes de ce bill.

La journée d'ouverture rəaumqun record

L'exposition annuelle d'Edmonton s'est ouverte en présence d'une foule double de celle de l'an dernier. — Une exposition remarquable à tous les points de vue.

En dépit d'un ciel nuageux faisant craindre une ondée à tout instant, la journée d'ouverture de l'exposition annuelle d'Edmonton, mardi dernier, a été couronnée du plus vif succès.

La foule présente à la cérémonie d'ouverture, présidée par l'hon. D. Marshall, ministre de l'Agriculture, était de double de celle de l'an dernier. A quatre heures de l'après-midi il y avait plus de 10,000 personnes dans l'enceinte de l'exposition. On estime qu'aujourd'hui jeudi, la foule des visiteurs atteindra le chiffre de 25,000.

Le comité de direction de l'exposition a accompli une oeuvre colossale depuis l'an dernier. Plusieurs édifices nouveaux ont été érigés au parc; et il semble que les écuries et étables soient encore trop étroites pour abriter les milliers d'animaux venus d'une centaine de milles à la ronde.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un aperçu de l'exposition envisagée au point de vue agricole, il sera intéressant de noter les progrès accomplis à pas de géant par l'Alberta-Nord sous le rapport de l'élevage rationnel des animaux de ferme.

Au palais des arts industriels, les produits manufacturés à Edmonton sont admirablement mis en valeur. Toutes les industries d'Edmonton sont représentées. Citon notamment la tannerie "Great Northern," qui expose des cuirs souples et solides et des "robes" soyeuses qui font l'admiration de tous les connaisseurs, la Cie Swift Canadian, qui fait une remarquable exposition de produits alimentaires; les grands magasins Rawsey, Hudson Bay, Révillon, etc., les imprimeries d'dmonton, les brasseries, etc.

Des milliers de personnes, intéressées aux progrès d'Edmonton défileront chaque jour dans ce palais où est écrite de si frappante façon l'histoire des développements de la capitale d'Alberta.

A ceux qui, depuis quelques années, suivent nos expositions annuelles, le changement cette année paraîtra prodigieux.

Les courses de chevaux sont fort intéressantes en ce qu'elles mettent en présence les meilleures écuries de l'Oust. Enfin les à-côtés de l'exposition, baraques foraines, acrobates et jongleurs en plein-vent, musique, feux d'artifice, etc., font les délices de la foule.

Jeudi étant congé civique on compte aujourd'hui sur une affluence extraordinaire si le soleil veut bien se mettre de la partie.

ST-ALBERT ET MORINVILLE GAGNENT LE TROPHEE

Le trophée accordé au district exposant les plus beaux produits agricoles a été remporté par St-Albert et Morinville.

Ces deux localités ont exposé des produits de tous genres d'une beauté insurpassable; des tiges de foin sauvages mesurent dix pieds de hauteur; il y a de superbes gerbes d'avoine qui atteignent une hauteur de six pieds.

L'oeuvre du Bureau de colonisation

De jour en jour la nécessité de notre bureau canadien-français de colonisation s'affirme davantage. Après quelques semaines d'existence, ce bureau est dès à présent connu de tous nos compatriotes qui arrivent à Edmonton en nombre toujours croissant.

Les services du bureau ont été installés depuis quelques jours dans leurs locaux permanents, 224 Jasper Est, à côté de la Banque Royale.

Sous l'habile direction du Rév. M. Ouellette et de M. R. A. Blais, le bureau accomplit une oeuvre digne de tout éloge; il est à souhaiter qu'il trouve parmi les nôtres établis dans cette province l'encouragement auquel il a droit.

Nous ne saurions mieux prouver l'excellence des services de ce bureau qu'en publiant ci-dessous la liste des visiteurs qui ont eu des renseignements à demander sur des questions de colonisation depuis son ouverture; voici cette liste:

Rév. J. A. Ethier, ptre curé, Morinville; Rév. J. A. Normandeau, Legal; Firmin Lefebvre, Seattle; Robt. D. Renaud, Mexico City; T. Raymond, Clayton; P. Provost, St-Emile; H. Desjardins, R. Bétournay, Dr S. Sabourin, Edmonton; Rév. A. Gauthier, ptre curé, Beaumont; O. H. Morin, H. B. Russell, Edmonton; A. Gauthier, Montréal; H. Duhamel, A. Laplante, Woonsocket; L. J. Caron, Haverhill, Mass; J. N. Pomerleau, Edmonton; J. W. Beaudry, Edmonton-Sud; J. Pollus, Providence, R. I.; Ls. Levasseur, Crompton; Côme Ouimet, Paul Desbiolles, Jean Breux, Frs. Lemargand, Paul Mauvier, Israel Ratelle, E. L. Trottier, Aurelius Ricard, Edmonton; Alf. Rivard, Beaumont; A. J. Tonquerni, Edmonton; E. B. Racicot, St-Paul des Métis; J. W. Pigeon, Saskatoon; Ernest Petit, C. M. Bernier, E. Letellier, Edmonton; L. Moraux, L. Fraser, St-Paul des Métis; J. P. Gette, J. V. Cormier, A. E. Benoit, G. A. Dion, P. Ouellette, Edmonton; Art. Carrier, Diligence; A. Préfontaine, T. Toupin, Ls. Leclerc, Edmonton; O. Toupin, Nicolet, Qué.; L. D. Leclerc, Edmonton; Rév. M. Mooney, Battleford, Sask.; Julius Leblanc, Edmonton; F. St-Arnaud, Legal; T. Charlebois, Rigaud, Qué.; E. L. Trottier, A. J. Tonquerney, Edmonton.

UNE PAGE INEDITE DE L'HISTOIRE DU CANADA

UNE LETTRE DE SIR CHARLES TUPPER AU SUJET DE LA FORMATION DU PREMIER GOUVERNEMENT DE LA CONFEDERATION.

Montréal, 3—Une lettre que Sir Charles Tupper vient d'écrire à M. E. W. Villeneuve, secrétaire du Monument Cartier, au sujet de l'érection de ce monument, constitue toute une page inédite de l'histoire du Canada.

Sir Charles parle dans cette lettre de la formation du gouvernement après l'établissement de la Confédération et il fait ainsi le premier récit authentique des sacrifices que lui a coûtés, ainsi qu'à Sir Georges-Etienne Cartier et à Sir John A. Macdonald, la formation du cabinet.

Sir Charles dit donc:

"J'ai déjà plusieurs fois donné une appréciation de l'oeuvre du grand homme d'Etat que fut Sir Geo.-Etienne Cartier.

"Après avoir rencontré les délégués des provinces, à Charlottetown, à Halifax, à St-Jean, à Québec et à London, je compris que l'alliance de Sir John A. Macdonald et de Sir Geo.-Etienne Cartier était d'importance capitale pour les intérêts du Canada. Quand Sir John fut appelé à former le premier gouvernement de la Confédération, je fus invité à en faire partie et d'amener avec lui M. Archibald, chef de l'opposition de mon gouvernement. M. Cartier me dit qu'il désirait avoir deux membres canadiens-français dans son cabinet; M. Galt était indispensable comme représentant des Anglais de Québec, et M. D'Arcy McGee était le seul représentant des Irlandais catholiques. MM. Howland et Macdougall n'auraient consenti à faire partie du cabinet qu'à la condition que la province d'Ontario y eût un plus grand nombre de représentants que celle de Québec; mais, comme le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse devaient avoir chacun deux représentants, le nombre des membres du cabinet aurait été trop considérable s'il eût fallu se rendre au désir de ces messieurs.

"Il fut impossible de s'entendre; on nous demanda alors de nous réunir au conseil de la Chambre, à 11 heures, comme il avait été décidé d'abandonner le projet, et demande fut faite à Lord Monck de faire venir M. George Brown. Je dis alors à M. McGee que, s'il voulait se retirer, je ferais de même et que l'on choisirait l'hon. E. Kenney pour représenter les Irlandais catholiques dans le cabinet. Quand nous nous rencontrâmes, MM. Howland et Macdougall étaient prêts à partir pour aller trouver George Brown, qui venait de convoquer une assemblée pour dénoncer tout le gouvernement formé par Sir John A. Macdonald. Sir John dit: Tupper et McGee ont sauvé la situation; le gouvernement fut formé; Macdougall et Howland partirent pour Toronto, eurent plein succès à l'assemblée et recevaient plus tard l'appui du pays.

"Je retournai à la Nouvelle-Ecosse, obligé d'avouer qu'il y avait dans le gouvernement deux libéraux et pas un conservateur. Je refusai la présidence de l'Intercolonial, que l'on m'offrait, avec un beau salaire, pour donner mon appui à Sir John et à Sir Geo.-Etienne Cartier."

Sir Charles Tupper, bien qu'âgé de 91 ans, s'intéresse beaucoup au travail d'organisation de l'érection du monument Cartier et l'on espère qu'il sera présent à l'inauguration du monument.

L'Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

La Chevre et le Chou

—Ah! Dieu non, au contraire.

—Au contraire? Je ne vois pas bien...

—C'est-à-dire que mon mari et moi nous nous opposons absolument à ce qu'il aime la personne que...

—Vous pouvez vous opposer à ce qu'il épouse, mais non à ce qu'il aime, voyons, chère amie.

—C'est vrai.

—Et votre neveu est trop distingué, trop délicat, pour chercher où il ne faut pas l'objet de sa tendresse.

—Non certes. Cependant, la jeune fille sur laquelle il a jeté les yeux n'est pas de notre monde.

—Ah!

—Elle se nomme Destournelles.

—Des Tournelles? Eh! bien, mais, il me semble...

—Destournelles en un seul mot.

—Oui, mais la famille est-elle de basse extraction?

—Non, heureusement; le père était officier; il est mort jeune, laissant une veuve et une enfant sans fortune.

—Ah! voilà!

—Comment, voilà?

—Oui, si Mlle Destournelles était riche, sans doute que...

—Fi! donc, cette question est sans importance pour nous, chère amie. Mon neveu sera assez riche pour deux. Ah! si seulement elle avait la particule!

—Il y en a tant qui l'ont.... mais achetée tout simplement. La vraie noblesse est devenue si rare aujourd'hui!

—Au fait, c'est vrai! murmura Mme de Ténédar toute rêveuse... Cependant, Georges épouser une petite enlumineuse d'images devenue ma demoiselle de compagnie pendant quelques jours!...

—Parleriez-vous de la jolie enfant que j'ai vue dimanche à vos côtés pendant la grand'messe?

—Mon Dieu! oui.

—En effet, votre neveu a été bien assidu, bien édifiant tout le long de l'office, ce jour-là! Il est vrai qu'il avait sous les yeux la charmante personne... Comment dites-vous! De Tournelles?

—Destournelles. Alors, vous la trouvez bien?

—Très bien, même. Et distinguée!... une couronne de vicomtesse ne serait pas déplacée sur ce front-là.

—Ainsi, à ma place, vous approuveriez...

—Je ne sais pas ce que je ferais, dit Mme de Laquemère en se levant; mais, chère bonne amie, croyez-moi, s'il ne faut pas se montrer faible, il ne faut pas non plus être trop rigide en aussi délicate matière. Je me sauve, car mon mari m'attend chez les Mennecourt où il doit s'impatienter... Ah! voyez-vous, les mariages d'amour tournent quelquefois de travers, mais si souvent ils valent mieux que des mariages de convenances!

Demeurée seule sur le perron, et regardant, songeuse, la voiture à livrée un peu voyante, emporter au loin la visiteuse, Mme de Ténédar soupira fortement et murmura:

—Dire que je ne pourrai même pas avoir une vieillesse tranquille! Tout ce que je veux faire de bon, tout ce que j'entreprends pour le bonheur d'autrui tourne contre moi. Je cherche à marier mon neveu: la fiancée m'échappe et le coeur de Georges va à une jeune fille que je ne puis accepter pour nièce.

Je me mets à protéger une pauvre créature qui gagnait péniblement sa vie à Paris: elle paie mes bienfaits — oh! d'une singulière façon! et me plante là sans se demander si elle me laisse dans l'embarras.

Il est vrai que... sachant ce qu'elle sait à présent, je l'aurais moins estimée si elle était restée à son poste, prête à disputer Georges à Mlle de Laquemère. Enfin tout cela est bien triste, bien fatigant! Elevez donc les enfants... et même les enfants des autres pour qu'ils troublent votre existence et vous causent du chagrin!...

Là-dessus, trouvant l'air frais, la marquise rentra dans le hall — que l'on nommait encore: "vestibule" aux Orfraies, — puis pénétra dans la bibliothèque où elle trouva son mari rageant tout seul.

—Qu'y a-t-il, mon ami? demanda-t-elle, lasse d'avance de ce qu'elle allait entendre et se disant tout bas que Mlle Destournelles lui manquait déjà beaucoup, qui savait apaiser toutes les colères et qui égayait la maison de sa grâce et de son sourire.

—Il y a qu'il n'est plus possible de vivre au temps où nous vivons.

—Cependant, Tanneguy, il serait difficile de...

—De changer, je le sais, ventre saint gris!

—Alors, soumettons-nous à notre destinée et subissons les choses qui sont dans les projets d'en haut certainement.

—Vous avez beaucoup de philosophie, ma chère.

—Forcément, mon ami, et de la philosophie chrétienne, je l'espère. Il est de fait que nous vivons à une triste époque, et nous ne sommes pas les seuls à en souffrir.

—Cela fait mal à voir... et à lire, interrompit le marquis sans l'écouter. Ainsi, cet article.... Vous avez regardé les journaux ce matin, Yolande?

—Hélas! non, vous savez bien que mes yeux...

—Vos yeux sont remplacés, ma chère, et rajeunis depuis que Mlle Destournelles... A propos, ne pourriez-vous me la prêter un peu, cette charmante enfant, pour m'aider à cataloguer ces derniers rayons de livres?... Il me vaut décidément mieux de bouquiner que de lire les insanités dont les feuilles publiques sont remplies.

—Mais, Tanneguy, vous ignorez donc que Mlle Destournelles n'est plus ici?

—Comment, si je l'ignore? Mais c'est la première nouvelle. Ne la voyant à table ni hier ni ce matin, j'en ai conclu que vous l'aviez envoyée à Lyon faire des commissions avec son frère, non, son cousin, enfin ce jeune homme si gai...

—Eh! bien non, elle est partie pour tout de bon; elle a été rejoindre sa mère à Vichy et M. Balmaï l'a escortée, en effet; mais elle ne reviendra pas.

—Elle ne reviendra pas! gémit M. de Ténédar en laissant tomber ses bras et les journaux qu'ils tenaient, d'un air désappointé.

—Décidément, ce départ afflige tout le monde, fit malicieusement la marquise.

—J'espère, ma chère amie, que vous ne me ferez pas l'injure de croire que je regrette votre demoiselle de compagnie pour moi-même? répliqua, en riant, le châtelain. A mon âge, il est permis de constater qu'une jeune fille est jolie, spirituelle et distinguée.

—C'est bien, je plaisantais, mon ami. A moi aussi elle manque, cette enfant, mais que voulez-vous? Elle a voulu partir.

—C'est fâcheux, très fâcheux, car enfin elle vous était utile, très utile, Yolande.

—Mon Dieu! il y a un mois, je me passais bien de lectrice.

—Vous n'aviez pas l'idée d'en prendre une; vous croyiez me déplaire en introduisant une étrangère sous notre toit; mais laissez-moi vous dire, ma chère, que nous n'avons jamais été plus heureux que depuis un mois: vous rajeunissiez, en vérité; vous ne vous fatiguiez plus à donner du matin au soir vos ordres aux domestiques; vous étiez au courant des faits du jour et des nouveautés littéraires par Mlle Destournelles qui faisait admirablement la lecture à haute voix; enfin vous jouissiez d'une société gaie, qui, à certaines heures de la journée, remplaçait avantageusement la compagnie d'un vieux grincheux comme votre serviteur.

—Oh! Tanneguy, je n'ai jamais dit ni pensé cela.

—Parce que vous êtes la plus miséricordieuse comme la plus exquise des femmes, Yolande, répliqua le marquis en portant à ses lèvres la main fluette de la châtelaine. Enfin, je vous avouerai que moi-même je m'étais déjà habitué à cette présence agréable, à ces répliques amusantes et fines, à ces soins délicats d'une jeunesse en fleur pour des vieillards comme nous. Quelle diable de mouche l'a donc piquée?

—Ecoutez, Tanneguy, Georges en était amoureux.

—Ah! le gaillard! fit le marquis en riant, ah! le scélérat! mais aussi cela devait arriver.

—Quoi! s'écria la vieille dame interloquée, c'est tout ce que vous avez à dire là-dessus? Vous riez? pour un peu, vous approuveriez Georges.

—Je l'approuverais... je l'approuverais! c'est-à-dire, Yolande, que je trouve cela naturel. Voyons, vous mettez en présence presque du matin au soir un jeune homme pas mal tourné, ma foi! et une jeune fille charmante, et vous voulez qu'ils ne se plaisent pas mutuellement? vertubleu! vous êtes sévère.

—Tanneguy, c'est que votre neveu ne se bornait pas...

—Hein!...

—Il voudrait l'épouser, ni plus ni moins.

—Ah! très bien, fit le marquis, visiblement soulagé.

Ces trois mots eurent le don d'exaspérer au dernier degré Mme de Ténédar.

—Mais je n'en reviens pas, Tanneguy. Quoi! vous! vous autoriseriez Georges à épouser cette Mlle Destournelles?

—Je n'autoriserais rien du tout. Calmez-vous, ma chère, vous allez, vous allez! Ah! ce n'est plus moi qu'il faut retenir, à présent. Eh! bien, oui, je dis que si Georges aime réellement cette jeune fille, en homme délicat qu'il est, je l'espère du moins, il ne peut avoir à son égard d'autre projet que celui de l'épouser. Mais du dessein à l'action il y a de la marge.

—Donc, Mlle Simone a bien fait de partir.

—Non, c'est Georges qu'il fallait éloigner pendant un temps.

—Au fait, maintenant que le mariage projeté avec Mlle de Laquemère n'aura pas lieu!... murmura la marquise. A propos, Tanneguy, je ne vous ai pas dit que notre amie la comtesse est venue tantôt et, tout en larmes, m'a annoncé que sa fille entre prochainement au Carmel.

—Hein? fit M. de Ténédar. Eh! bien, et Georges?

—Georges ne peut donc pas l'épouser.

—Bien entendu; alors le voilà sans fiancée?

—Dame! à moins que vous ne consentiez à lui donner Mlle Destournelles, répliqua ironiquement la marquise.

Le marquis réfléchissait.

—Il est certain que c'est une femme comme cela qu'il lui faudrait.

—Quoi! vous voulez...

—Ne vous pâmez pas, ma chère Yolande; je dis "une femme comme cela"; une jeune fille de race ayant le physique et les qualités de Mlle Destournelles, voilà celle que je rêve pour ma nièce.

—Et justement parce que c'est le type que nous souhaitons, nous ne le rencontrerons pas, soupira la marquise qui était dans un jour de pessimisme.

L'après-midi s'écoula lente et triste. On vit à peine Georges; il parut seulement au dîner, très sombre, mangea peu et ne desserra pas les dents; il ressassait dans sa tête depuis l'arrivée du courrier:

"Fie-toi à moi. Le hasard lui a fait connaître le chou, à présent elle va tâter de la chèvre."

—Que veut dire par là cet animal d'Henri? pensait-il.

Puis, soudain éclairé:

—Ah! j'y suis; c'est toujours sa marotte de ménager à la fois la chèvre et le chou: ma marraine et mes chers vieux parents de Ténédar.

Pourvu qu'il n'aille pas jeter ma pauvre Simone entre les cornes de la chè..., je veux dire de Mme Labretelle!

Il ferait là une fière bêtise et c'est bien assez de celle que le hasard a commise en amenant Mlle Destournelles aux Orfraies.

X

"N'est-ce pas, madame, chère madame Labretelle, que vous voudriez bien prêcher un peu mes parents en faveur de Jacques? Je l'aime tant, voyez-vous, et il m'aime tant! Et ne m'en veuillez pas trop de ne pas admirer votre filleul: si vous saviez, quand on aime sincèrement quelqu'un, comme tous les autres jeunes gens vous deviennent indifférents!

—Bien, bien, mignonne, répondait Mme Labretelle en caressant la joue rose de Mlle Dumesnillet; on connaît ces petits coeurs de jeunes filles et l'on se gardera de peiner le vôtre. Vous aurez votre Jacques, mon enfant, et quant à mon beau filleul, il n'aura pas de peine à se faire aimer d'un autre côté.

—Si ce n'est déjà fait, murmura la malicieuse jeune fille en souriant.

—Comment, si ce n'est déjà?... Est-ce que par hasard, mademoiselle, vous auriez reçu les confidences de M. d'Alibran?

—Pourquoi pas? Je lui ai bien fait les miennes. Mais le secret d'autrui n'est pas mon secret et je me sauve, chère madame, en vous remerciant de vouloir bien vous liguer avec Jacques et moi...

—Contre vos parents? Mais je n'ai rien promis de semblable.

—Si, si, puisque vous ne voulez point peiner un coeur de jeune fille. Adieu, madame, vous êtes bonne!

Et Mlle Dumesnillet se sauva après avoir envoyé, du bout de son gant, un baiser à celle qu'elle appelait "son alliée."

—Ces fillettes, pensa l'excellente femme en la regardant enfiler l'avenue, accompagnées de sa gouvernante, elles font tout ce qu'elles veulent de nous autres vieilles rabat-joie. Décidément, il n'y a pas plus d'enfants! Voyons, qu'ai-je à faire? Ah! une dizaine de lettres qui m'assomment.... Auparavant, je vais aller vois ces plants de géraniums dont m'a parlé le jardinier.

Mais Mme Labretelle ne devait pas connaître de si tôt ses géraniums; au moment où elle se dirigeait vers la terrasse un domestique lui annonça qu'un visiteur désirait l'entretenir.

Elle rentra donc au salon où un jeune homme au front soucieux s'éventait avec son chapeau. Il la salua.

—Mme Labretelle?

—Oui, monsieur.

—Ah! madame, puis-je voir ce pauvre Georges?

—Vous êtes son ami, monsieur?

—Intime, madame.

—Bien, monsieur. Mais vous cherchez Georges ici? Il est aux Orfraies.

—Mais que me dites-vous, monsieur? Mon filleul serait-il donc malheureux là-bas, que vous l'appelez: "Ce 'pauvre' Georges?"

—Oui, madame, et je pensais qu'il serait venu se réfugier vers vous... Mais puisqu'il n'est pas là, je vais...

—Mais non, monsieur, vous ne vous en irez pas. D'abord, nous sommes à la campagne et, si vous êtes venu à pied, vous ne pouvez refaire la course de la même manière; du reste, il n'y a plus de train jusqu'à neuf heures du soir. Vous voilà donc forcé de dîner en tête-à-tête avec une vieille femme ennuyeuse, ce qui ne sera peut-être pas très récréatif pour un jeune homme.

Henri s'excusa, protesta, se nomma et finalement accepta l'invitation qu'il avait... espérée.

—Monsieur Balmaï? Henri Balmaï! Certes oui, que Georges m'a souvent parlé de vous! Mais, cher monsieur, dites-moi vite en quoi ce pauvre enfant a à souffrir aux Orfraies?

Henri rapprocha sa chaise de celle de Mme Labretelle et, l'air navré, lui dit à mi-voix:

—M. et Mme de Ténédar veulent le marier.

—Avec une jeune fille?... s'écria la bonne dame hors d'elle.

—Bien certainement.

—Vous ne me laissez pas achever: avec une jeune fille pour laquelle il n'éprouve aucun attachement.

—Vous l'avez dit, madame.

—Une fille qui a quatorze quartiers de noblesse, au moins, et dont les parents sont titrés? reprit Mme Labretelle d'un accent d'indicible amertume.

—Oui, madame.

—Et ils veulent?... Oh! ces Ténédar! S'acharner à marier contre son gré ce pauvre petit! s'exclama-t-elle encore, oubliant, dans son indignation, qu'elle agissait de même moins d'un mois auparavant.

—Mais le plus affreux dans tout ceci, c'est que Georges aime une jeune fille que repoussent inexorablement son grand-oncle et sa grand'tante.

Flairant une petite vengeance à sa portée, Mme Labretelle passa sa langue sur ses lèvres comme un chat attiré vers une friandise.

—Voyons, comment est-elle, la jeune fille repoussée par ces Ténédar? La connaissez-vous?

—C'est ma cousine, presque ma soeur. En ma qualité de parent si proche, je ne puis vous faire d'elle un tableau trop flatteur, madame. Mais Georges l'aimerait-il, lui dont vous savez le goût, si elle n'était jolie, distinguée, spirituelle! D'ailleurs, M. et Mme de Ténédar, qui sont équitables, l'ont eux-mêmes déclarée charmante.

—Comment! ils l'ont donc vue?

—Jusqu'à hier, ma cousine Simone servait de lectrice et de compagne à la marquise; aujourd'hui, le coeur navré, elle a rejoint sa mère à Vichy.

—Je comprends; je vois d'ici ce petit roman ébauché: Georges s'éprenant de cette jeune fille; les Ténédar furieux parce qu'ils lui destinent une fiancée noble et riche; la marquise remerciant sèchement Mlle... votre cousine enfin, de ses services, et...

—Ici vous faites erreur, madame, dit aimablement Henri Balmaï: Mme de Ténédar, ainsi que son mari, s'est toujours montrée pleine d'égards pour Simone... Seulement, quand ils ont deviné l'amour de Georges — amour partagé — pour une jeune fille charmante mais dépourvue de dot et ne portant qu'un nom roturier quoiqu'on ne peut plus honorable, ils ont fait entendre à la pauvre enfant que mon ami était destiné à une plus haute union; c'est pourquoi elle a fui des Orfraies pour n'y plus revenir.

—Ainsi la voilà sans position?

—Mon Dieu! oui, et la vie est chère à Vichy où sa mère n'a pas achevé son traitement; mais elle ne peut rentrer seule à Paris, jeune et jolie comme elle est...

—C'est certain; eh! bien, mon cher enfant — vous permettez que je vous appelle ainsi puisque vous êtes l'ami de mon filleul? — je suis une femme prompte en affaires: demain nous irons à Vichy, vous et moi... Ce n'est qu'un voyage de quelques heures, après tout, et nous demanderons votre cousine à sa mère...

—Quoi! madame?...

a Suivre

Coin Feminin

CHRONIQUE

"LES VOIX CHAMPETRES" (1)

Le titre trace autour du poète le cercle étroit et immense où s'enferme l'amant de la nature.

Certes, tu peux parler, je saurai te comprendre:
Ton verbe mystique est intelligible encor
A celui qui naguère apprit seul à l'entendre.
Je n'ai pas oublié l'alphabet des blés d'or.

Et, simplement, sans recherche de mots sonores, de rimes étranges, M. H. Demers nous dit la lumière des aurores, "les grands soirs tout chargés de parfums inouïs," "la maison bien-aimée, avec son perron bas et sa porte fermée, sa vitre où l'on croit voir l'onde des ruisseaux."

Me permettez-vous de continuer à citer? Ces vers familiers qui disent les choses qui m'entourent, c'est tout le plaisir du revoir des choses, la reprise de possession. "Ces choses de jadis me demeurent fidèles." Et le premier matin où l'on s'éveille dans la chambre fraiche! "Le soleil se brisait aux lames des persiennes. Pieds nus sur le bois froid, les yeux lourds de sommeil, j'ouvrais tout lapidé de plaques de soleil." Il faut retrouver, tout retrouver! et l'on note: "la grosse mouche verte qui semble verte de poison; le papillon qui se désole de posséder un corps de chenille; l'hirondelle, dans les creux des jours printaniers; le merle à la poitrine rouge qui synthétise les voix du jardin; l'émerillon qui, tout au fond du ciel s'élève et plane longtemps en rond; les oies, les oies blanches et grasses, suffisantes et bêtes; posant leurs pieds comme une main; et les petits moutons à douce laine, petits moutons crépus et blancs. Et voici les plaisirs champêtres: la pêche dans "l'étroite rivière assoupie au soleil"; le plaisir des yeux à regarder "un vol noir d'étourneaux," la poule d'eau glissant paisiblement "d'une touffe de joncs faisant comme une gerbe."

(1) "Les voix champêtres," recueil de vers, par Hector Demers, de l'Ecole Littéraire de Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, Montréal.

Au retour d'une course qu'il fait bon boire "cette eau brillante aux reflets bleus," ayant encore "le goût des cieux, malgré le temps passé sous terre!" Mais l'accord des voix de la nature ne serait pas complet, sans "le bruit grave du tonnerre," "alors, dans l'ombre de l'orage, on récitait le chapelet."

Chut!... "Déjà le crépuscule expire sous mes yeux; puis au rouge coussin où ma tête est posée, ainsi qu'un voile froid s'applique la rosée; la nuit aux choses prête un air mystérieux."

Encore, M. H. Demers reviendra puiser la jeunesse "au bord des sources claires, la respirer au sein de l'air pur, la chercher dans la paix des forêts séculaires, et la boire à pleins yeux en buvant l'azur. Pourquoi cette pièce finit-elle par un cri de désespoir? "Car si je comprends — nature — tu ne m'as pas compris!"

Toutes ces choses qui vous entourent font une excellente prose, et, dans leur succession, les petits tableautins brossés sans prétention, forme une galerie complète.

C'est "la cloche du départ, le bateau tourne et laisse le quai que le soleil inonde. Peint de blanc et de vert, le vapeur ouvre l'onde. La surface liquide, à gros plis lourds, ondule." Et puis, c'est l'arrivée "et l'on pouvait déjà voir le village au loin. On était libre, enfant, insouciant, joyeux. Plus large, autour, le fleuve éblouissant les yeux, le fleuve étincelait comme un lac de lumière."

"Dans les feuilles, voici la maison bien-aimée."

Pour compléter son recueil des "Voix champêtres" l'auteur a ajouté quelques vues d'un intérieur aimable, sympathique, éclairé par la blondeur d'une "jeune épouse exquise et printanière." Et c'est frais et joli, et empreint d'une simplicité toute champêtre.

N'est-ce pas à cela qu'a voulu viser M. Hector Demers?

MAGALI.

PETIT COURRIER

Forget-me-not. — Pourquoi ne pas dire "Myosotis"? Impossible de publier l'article envoyé cette semaine; j'essaierai de vous donner satisfaction dans le prochain numéro. A l'avenir n'écrivez donc que d'un côté des feuillets, et d'une manière plus lisible; et puis... et puis... veillez à l'ortographe!...

Gabrielle R. — J'ai quelquefois songé à réaliser ce projet; les longues soirées d'hiver lui seraient propices. Nous en recauserons peut-être au mois de novembre. Je vous remercie des jolies fleurettes tellement évocatrices d'autres cieux. J'accepte avec plaisir et reconnaissance l'offre que vous me faites de m'envoyer cet ouvrage; je vous le retournerai aussitôt lu. Amitiés.

Priscilla — Je comprends fort bien ce désir de donner votre nom à votre future filleule.... Cependant, je vous avouerai en toute franchise qu'à votre place je préférerais faire choix d'un prénom tout simple, Suzanne, Andrée, Jeanne, Madeleine, par exemple. Ne changeriez-vous pas votre prénom pour l'un de ceux-là? Alors...

Mlle L. V.—Je transmet votre lettre à ma collaboratrice Cordon-Rose qui y répondra dans un prochain numéro.

Allant à l'ouest. — Je transmets votre lettre à la rédaction du journal pour que l'on vous réponde directement; tous ces renseignements relèvent je crois du Bureau des Terres; en passant à Edmonton il vous sera facile de vous renseigner. Je vous remercie de votre sympathique encouragement.

Une lectrice assidue. — L'auteur de ces deux contes est une jeune fille d'Alberta-sud, m'a-t-on dit; les manuscrits ont été envoyés directement à la rédaction.

MAGALI.

CAUSERIE DE LA SEMAINE

"CEUX DE LA FRANCE LOINTAINE."

Sous ce titre on vient de publier une brochure qui montre que par toute l'Amérique on peut trouver les vestiges du labeur et du génie français.

C'est une brochure que vous ne trouverez à la devanture d'aucun libraire. Elle n'a été écrite ni par un littérateur, ni par un explorateur, ni par un pédagogue, et elle contient pourtant les pages les plus émouvantes, les découvertes les plus précieuses, les leçons les plus belles. Elle a pour auteur un membres du corps consulaire français, M. Henri Mérou, qui l'a rédigée pour ses chefs et ses amis.

M. Henri Mérou a fait presque toute sa carrière en Amérique. Il a été à Galveston, à Chicago; il est encore consul général de France à San Francisco; et partout où il a passé il a jugé qu'il avait quelque chose de plus à faire que de rapatrier des miséreux ou d'encaisser des droits de chancellerie: il a, en quelque sorte, fouillé le sol et gratté la pierre des cités immenses qu'il traversait, afin d'y rechercher les vestiges de la France, afin d'y découvrir la trace même fugitive de la mère-patrie. Et partout, à San Francisco, à Chicago, à Galveston, sur le Pacifique, aux bords du Michigan, sur les rives lointaines de la mer du Mexique, à la racine même de ces villes grandioses ou monstrueuses qui sont aujourd'hui l'orgueil d'un peuple, partout il a trouvé de l'audace française, du labeur français, du génie de la France!...

A Galveston, qui deux fois a été détruite par les flots terribles du golfe du Mexique et qui, deux fois, s'est relevée plus forte et plus belle, c'est un Français, Lucien Ménard, qui non seulement a apporté la première brique, mais qui a tracé tout le plan de la ville, avec ses écoles, ses bibliothèques, ses hôpitaux; et c'est un Français, le comte de Castro, qui, sur trente-sept voiliers, avaient emmené cinq mille Alsaciens, les premiers habitants!

A San Francisco, c'est un fils de Français, le colonel Frémont qui, en 1846, planta le drapeau des Etats-Unis et arracha la Californie à la domination mexicaine. En 1848, il y avait là plus de 30,000 Français. Et ce sont des Français qui donnèrent le premier coup de pioche dans ces mines légendaires qui, en 1900, avaient enrichi la terre de plus de 8 milliards d'or; des Français qui, en 1853, organisent la première compagnie de sapeurs-pompiers — et cette compagnie avait déjà des "échelles à crochets", dit un document de l'époque; des Français qui, en 1845 — retenez cela, ô mutualistes! — fondent la première société de bienfaisance mutuelle. Et si vous voulez savoir quelle était la conduite de tous ces Français, écoutez la déclaration du président du tribunal supérieur de Californie:

"De tous les éléments étrangers de la population, l'élément français est celui que nous voyons le moins souvent traîné sur nos bancs comme coupable d'inconduite, de crime ou de délit. En fait, nous n'avons presque jamais à juger des Français."

Mais à Chicago il y a mieux encore. Au berceau de la ville énorme qui, avec ses vingt mille forges trépidantes, ses deux cent mille cheminées géantes, ses vingt-six réseaux monstres de chemins de fer et ses huit milliards de produits annuellement déversés sur le monde, semble comme un défi jeté par l'orgueil des hommes à l'orgueil du ciel, au berceau de la fournaise industrielle la plus formidable du globe, savez-vous ce qu'il y eut?.. Eh bien, il y eut un mulâtre français, répondant au nom de La Pointe de Sable, qui, en 1803, vint élever son humble "cabine" de bois aux bords du lac Michigan. Une centaine de Français, au teint hâlé par le grand air, le rejoignirent peu à peu, dressant leurs cases contre la sienne, et quand, en 1832, le gouvernement américain négocia avec les Indiens l'acquisition du village de Chicago et des prairies avoisinantes ce furent ces cent Français qui servirent d'intermédiaires aux négociations. On peut aujourd'hui encore lire dans le traité original de cession une clause par laquelle les chefs indiens stipulaient "qu'une récompense devrait être accordée par le gouvernement fédéral à quatre-vingt Français — dont on donnait les noms — comme signe de reconnaissance profonde et d'amitié éternelle des hommes rouges à leurs frères blancs."

Tant il est vrai que ces colons au bras un peu rude, que nous envoyons au loin, non seulement savent faire craindre la France mais savent aussi la faire aimer!

Tous gardent d'ailleurs intact au coeur le souvenir de la mère-patrie. Tous eurent l'orgueil au front de ses victoires et la douleur dans l'âme de ses défaites.

Quand, en 1870, la nouvelle de nos premiers désastres, arriva jusqu'en Californie, l'élan fut magnifique. Une souscription fut ouverte et ce fut à qui y prendrait part: de pauvres mineurs sacrifièrent jusqu'à leur montre et leur modeste bouton d'or; des couturières offrirent la machine à coudre qui leur servait de gagne-pain; un humble employé du consulat vendit une petite prairie de deux hectares — tout ce qu'il possédait. Et des centaines de milliers de francs traversèrent l'océan, envoyés par les enfants de la France lointaine.... Un matin de janvier 1871, ils reçurent, en réponse, la dépêche suivante:

"Salut et Fraternité! Au nom de la France, de la République et de notre héroïque Paris, merci à nos frères d'outre-mer! Honneur à vous tous qui veillez et agissez pour le salut de la patrie! L'année qui se lève ouvre l'ère définitive de la liberté et de la grandeur nationale. Que d'un bout à l'autre de l'univers toute bouche française acclame cette Renaissance! Vive la France!

"Léon Gambetta, Bordeaux."

Mais donner de l'or, ce n'est rien. Donner du sang, c'est mieux.

Yvon Lainé, Breton de Paimpol et habitant à Los Angeles, reçut de sa vieille mère la lettre suivante, que Cornelia Gracchia n'eût point désavouée:

"Tes trois frères m'ont quittée; ils se sont engagés et vont combattre les Prussiens. J'espère que tu feras comme eux."

Yvon Lainé fit même quelque chose de plus: il se fit tuer...

Victor Thomas résidait à San Francisco, où il gagnait cent dollars par mois, quand il connut le résultat de la bataille de Froeschwiller. Il quitte la Californie, débarque au Havre, remet son petit pécule au maire de Valenciennes, s'engage au 65e, fait la campagne de Picardie, à la bataille de Saint-Quentin reçoit dans le ventre une balle qu'on ne peut extraire, guérit néanmoins, retourne après la paix à Valenciennes où il reprend son dépôt, et se rembarque pour la Californie, emportant comme souvenir sa capote militaire reprisée au trou de la balle — et sa balle dans le ventre.

...C'est quand on lit de tels récits qu'on mesure bien la force de rayonnement d'un pays.

Dans le beau discours qu'il adressait en juin dernier aux Canadiens, M. Etienne Lamy disait que la langue française était chose impérissable. Mais il n'y a pas que le parler si doux du pays de France qui soit impérissable: il y a aussi cette empreinte mystérieuse gravée dans l'âme de chacun des enfants de notre race et que ni l'espace, ni le temps, ni l'injustice de l'Histoire, ni la brutalité des hommes ne peut altérer.

A l'Angleterre, disait un jour Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, appartient notre bras en toute droiture et loyauté, mais à la France ira toujours le souvenir de notre coeur fidèle!...

NOUVEL HOTEL

Le maire de Watrous est en pourparlers avec M. W. P. Hinton, agent général des passagers du G. T. P. R. pour la construction d'un hôtel au coût de $200,000.

SI!....

Notre excellent confrère "The Grain Grower's Guide" continue avec plus d'acharnement que jamais sa lutte en faveur de la Réciprocité et contre les exactions commises par les capitalistes et manufacturiers trustards de l'Est aux dépens des fermiers de l'Ouest. Le "Guide" résume sous une forme originale, dans son dernier numéro, les plaintes des fermiers d'Alberta et de Saskatchewan; voici la traduction de cet article:

Si, en payant $1.33 pour la valeur d'un dollar de ciment, un homme devient plus prospère;

Si, en payant $170 pour une moissonneuse de $140, un homme devient un citoyen plus loyal à son pays;

Si, en payant $1.35 une chemise de coton de $1.00, on devient un plus parfait canadien;

Si, en payant $1.60 pour $1.00 de service d'express, on devient plus riche;

Si, en payant $2.00 pour $1.00 de service télégraphique, ce service devient meilleur;

Si, en payant $1.75 pour $1.00 de service de transport, un fermier aide son pays;

Si, en payant 10 pour cent d'intérêt pour de l'argent obtenu à 6 pour cent, un fermier est mieux à même de faire vivre sa famille;

Si, en payant $7.50 pour $7.00 de charbon, ce charbon donne plus de chaleur;

Si, en payant 6 cents pour 4 cents de sucre, ce sucre devient plus doux;

Si, en payant $1.25 pour $1.00 de conserves, le consommateur se porte mieux;

Si, en payant $2.75 pour une paire de souliers de deux dollars, les souliers durent plus longtemps;

Si, en payant $110 pour un semoir de $80, le grain est mieux semé;

Si, en payant $19 pour une charrue de $12, le sillon est plus droit;

Si, en payant $38 un râteau de $24 le foin est mieux ratissé;

Si, en payant $1.35 un chapeau de $1.00, le cerveau conçoit de plus vastes idées;

Si, en recevant 90 cents pour $1 de blé, un fermier devient plus heureux;

Si, en recevant 45 cents pour 75 cents d'orge, un fermier est plus riche;

Si, en payant $2,500 pour une automobile de $1,900, cette automobile donne une plus grande satisfaction;

Si, en payant $680 pour une charrue à traction mécanique de $558, le terrain se laboure mieux;

Alors les fermiers de l'Ouest sont les individus de la création les plus prospères, les plus intelligents, les plus heureux et les plus satisfaits, les plus loyaux à leur pays, les plus forts, les mieux portants, les plus doux, etc., etc.

LA POLITIQUE CANADIENNE

OU ALLONS-NOUS?

Autonomie ou Fédération Impériale.

Les récentes déclarations faites à Londres par l'hon. M. Borden, viennent de préciser la situation politique du Canada vis-à-vis de l'Angleterre, dit un de nos confrères.

Deux politiques nettement tranchées sont en présence, qui intéressent non seulement notre présent, mais aussi et surtout notre avenir et desquelles dépendra absolument l'orientation de notre développement national.

On connaît la politique libérale en ce qui concerne nos relations avec la Grande-Bretagne et le reste de l'Empire. Sir Wilfrid Laurier l'a formulée dans une phrase concrète et limpide: "L'unité de l'Empire dans l'autonomie des parties qui le composent."

Cette politique d'attachement inaltérable à l'empire britannique, qui, pour les Canadiens-français, est le gage de leurs libertés et, en même temps, de développement continu de notre autonomie, on la trouve comme raison d'être de tous les actes politiques de Sir Wilfrid Laurier.

C'est donc d'un côté un loyalisme sincère; de l'autre l'autonomie la plus complète possible du Canada, même sur les questions de paix et de guerre. Sir Wilfrid Laurier citait, comme une image rendant bien sa pensée, le vers de Kipling: "DAUGHTER I AM IN MY MOTHER'S HOUSE, BUT MISTRESS IN MY OWN." (Dans la maison de ma mère, je suis sa fille; mais je suis maîtresse chez moi!)

D'un autre côté, nous voyons se dessiner, de plus en plus nettement la politique de M. Borden; la politique conservatrice, qui est: "La Fédération Impériale". Fédération, non seulement en fait de régime économique ou douanier, mais fédération pour la paix et pour la guerre.

La politique dont M. Borden poursuit en ce moment la réalisation à Londres comporte la solidarité complète du Canada dans toute la politique extérieure de l'empire, comme dans une politique d'union douanière de toutes les parties de l'empire.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, la traduction d'un article du "Mail and Empire" du 31 juillet, très tendancieux et qui, vu la position dans le parti du journal qui le publie, doit être considéré comme une déclaration quasi-officielle de principes au nom du parti.

Le "Mail and Empire" commence par établir que nous avons toute l'autonomie que nous pouvons souhaiter et que nous n'en aurions pas davantage si nous étions complètement indépendants. Puis il continue:

"Les propositions que M. Borden discute en ce moment avec le gouvernement britannique se rapportent à quelque chose d'au delà de l'autonomie nationale. Elles se rapportent à des questions supernationales, c'est-à-dire impériales.

"Le premier ministre considère la métropole et les nations groupées autour d'elle comme une unité destinée à se perpétuer. Les nations qui composent ce groupement impérial ont leurs affaires propres auxquelles chacune d'elles donne la solution qui lui convient. Mais en dehors de ces affaires purement locales se placent les relations entre les dominions et la métropole, les relations des dominions entre eux et les relations extérieures de l'Empire entier.

"Dans ces diverses catégories de relations se trouvent compris une foule de sujets de très grande importance, pour la discussion et l'aboutissement desquels il n'existe actuellement aucune organisation plénière. Il en résulte que bien des choses ne sont pas faites, qui devraient être faites et seraient faites s'il existait un parlement fédéral impérial ou un conseil impérial autorisé à en décider.

"LA SITUATION ACTUELLE DE L'EMPIRE RESSEMBLE A CELLE QUI EXISTAIT DANS L'AMERIQUE DU NORD BRITANNIQUE, IL Y A 46 ANS. Les provinces avaient alors le gouvernement responsable; elles avaient des relations communes avec la Grande-Bretagne. Elles avaient à trouver la solution de sérieux problèmes à l'intérieur et à l'extérieur; et il y avait une foule de choses désirables qui restaient hors de leur portée, aussi longtemps qu'elles restaient dans leur isolement. La Confédération y a produit de merveilleux changements.

"L'établissement d'un parlement central pour légiférer sur les questions d'intérêt commun a ouvert à l'entreprise politique un champ où une colonie isolée n'aurait jamais pu s'aventurer. La coopération a singulièrement élargi la sphère du développement politique et a permis de régler une foule de questions qui étaient auparavant hors de portée des pouvoirs politiques des provinces isolées.

"DE MEME L'ORGANISATION POLITIQUE DE L'EMPIRE ELARGIRA CONSIDERABLEMENT LA SPHERE OU L'ACTION GOUVERNEMENTALE POURRA SE FAIRE SENTIR, et augmentera considérablement aussi les moyens d'utilisation coopérative des énergies de l'Empire."

C'est bien net. On propose une "organisation de l'empire" où le Canada n'aura plus d'autonomie qu'en ce qui concerne sa politique intérieure: que la parcelle d'autonomie que l'on jugera à propos de lui abandonner, comme on l'a fait pour les provinces en 1867.

La position, grâce aux déclarations du "Mail and Empire" est bien tranchée. Les deux politiques sont bien différenciées et bien définies:

La politique libérale c'est l'AUTONOMIE DU CANADA DANS L'EMPIRE.

La politique conservatrice c'est la "FEDERATION IMPERIALE" avec toute la diminution d'autonomie qu'elle comporte.

LE PAPE

A PROPOS DE L'ANNIVERSAIRE DE L'ELECTION DE S. S. PIE X.

L'Eglise catholique a célébré deux glorieux anniversaires la semaine dernière: les neuvièmes de l'élection et du couronnement du souverain pontife.

Le souvenir de ces deux dates fait battre plus vite le coeur de millions d'hommes, et de toutes les parties du monde, des yeux se tournent, chargés de respect et d'amour, vers le Vatican.

Qu'est-ce donc qui attire ainsi à ce vieillard si humble et si isolé, prisonnier dans sa propre maison, l'hommage et l'amour d'une immense partie de l'univers? Il n'a rien de ce que le monde regarde comme nécessaire pour attirer l'estime des hommes. Sa puissance temporelle est réduite au point qu'il ne peut même plus descendre dans la ville, dont il est le maître et le roi de par la volonté de Dieu et le droit des gens. Il n'a ni armée, ni flotte, et le droit public européen, redevenu païen par la volonté de la franc-maçonnerie, refuse à ses représentants la place qui leur revient de droit, — la première, au conseil des chefs d'Etat.

Il n'y a pas bien longtemps, on permettait même à une horde d'impies de venir lui crier, jusque sous les fenêtres de son palais, les injures les plus révoltantes; et les fidèles du monde entier frémirent de crainte et d'indignation à la pensée de leur bien-aimé Père désarmé, impuissant devant les assauts furieux du carbonarisme et de l'anarchie. Non, le Pape n'a rien de ce que la puissance humaine regarde comme nécessaire pour attirer le respect des hommes.

Et pourtant, une seule parole tombée des lèvres de l'humble et doux Vieillard du Vatican suffit pour remuer le monde. Il dit à ses enfants: Approchez-vous tous les jours de la Sainte Table, et de partout l'on voit accourir quotidiennement au tabernacle des milliers de fidèles qui viennent se nourrir du pain de vie. Il dit: Laissez venir à Jésus-Hostie les petits enfants, et des milliers de coeurs angéliques se transforment aussitôt en ciboires, où l'Agneau de Dieu se complait parmi les lis. Une autre fois, la voix de l'auguste Prisonnier se fait plus sévère; elle dénonce l'hérésie qui ne craint pas de nier la divinité de Jésus-Christ tout en exaltant hypocritement ses vertus humaines, et d'une seule âme, l'assemblée des fidèles acclame le décret sauveur qui rétablit les droits de la vérité méprisée.

Là ne s'arrête pas la puissance de la parole pontificale. Pendant qu'elle éveille dans les coeurs fidèles des sentiments d'amour et de soumission, elle va porter dans l'âme des ennemis de Dieu la crainte et souvent l'inquiétude la plus angoissante, leur rappelant qu'on ne méprise pas en vain la parole de vie.

En France, on a voulu couvrir, un jour, les accents de cette parole auguste des éclats assourdissants d'une tribune parlementaire; aujourd'hui, dans tous les milieux où le patriotisme français vit encore, on est forcé de reconnaître que sans le Pape, la France ne peut pas continuer son oeuvre de civilisation dans le monde.

En Espagne, un ministre libéral aux mains des francs-maçons avait résolu, il y a deux ans, de rester sourd à la voix du Pape, et "sous le couvert d'une négociation pour la réforme du Concordat", de "placer le Saint-Siège entre la séparation et la rupture"; il semble comprendre, aujourd'hui que tout ce qu'il fait contre la Papauté est fait contre l'Espagne et que les triomphes, toujours éphémères, de la politique anticléricale ne sont obtenus qu'au prix du prestige et de la grandeur de la patrie.

Au Portugal même, où la Loge règne et gouverne en maîtresse, voici que le Sénat vient de se déclarer à une majorité significative, en faveur du maintien d'une légation auprès du Pape, dans un but cyniquement politique sans doute, mais démontrant tout de même par là qu'un reste de patriotisme lui permet encore de voir où est véritablement l'intérêt national.

La voix de l'humble et doux Vieillard du Vatican ne laisse donc personne indifférent, et ceux-là mêmes qui voudraient mépriser ses enseignements sont forcés de les écouter, ne fût-ce que pour se protéger contre les entreprises de plus en plus audacieuses du socialisme et de l'anarchie.

D'où vient donc l'influence prépondérante, décisive que possède une seule parole de cet auguste Prisonnier, influence qui fait en définitive de ce Roi sans Etats l'arbitre du monde?

C'est qu'à lui, et à lui seul, ont été dites les paroles divines: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle"; c'est qu'il est le Pape!

LA POLITIQUE ETRANGERE

AU JAPON

La mort de Mutsu-Hito a remis à l'ordre du jour le Japon, dont la presse mondiale ne s'était guère occupée depuis quelque temps.

On a beaucoup vanté, à ce propos, l'influence du défunt empereur sur l'évolution de son pays, modernisé en moins d'un demi-siècle, presqu'à l'égal des occidentaux. Et beaucoup d'esprits superficiels en ont conclu que l'Empire du Soleil Levant est un pays de cocagne, auquel l'adoption des coutumes européennes a apporté les derniers éléments du bonheur terrestre.

Il ne faut pas dépasser la mesure, ni admirer sans réserve une civilisation, trop privée de christianisme pour avoir la valeur qu'on prétend lui attribuer.

Le Japon actuel est un monument, dont la façade donnant sur la voie publique est superbe, mais beaucoup de ses parties sont délabrées, beaucoup d'autres reposent sur de fausses assises, pendant que quelques-unes sont à peine ébauchées.

Il est possible que les moeurs actuelles vaillent mieux que les ancinnes, et que les faiblesses présentes soient plus que compensées par la robustesse de l'édifice nouvellement élevé; mais si le Japon a beaucoup emprunté en Europe, il n'a pas su, on n'a pas pu empêcher certains défauts, inhérents aux régimes modernes, de pénétrer chez lui avec la civilisation occidentale. Et ces défauts ne trouveront pas, dans ce milieu dont la morale shintoïste est la seule défense, d'éléments capables d'enrayer leur rapide croissance.

Et d'abord, la situation économique actuelle du Japon est loin d'être rassurante. La cherté de la vie y prend des proportions presqu'inconnues en Europe et en Amérique. Non que le pays ne produise pas suffisamment de riz pour nourrir sa population, malgré une augmentation annuelle d'un demi-million d'habitants. Les dernières récoltes ont été excellentes et dépassent la moyenne des bonnes années, mais le prix du riz monte toujours. Il monte tellement que dans beaucoup de familles en en est depuis longtemps réduit à faire deux repas par jour, et que fréquemment, dans les écoles, des élèves s'affaissent, faute d'avoir pu déjeuner le matin.

C'est que le Japon a ses spéculateurs, tout comme les contrées les plus civilisées d'Europe et même d'Amérique; et comme, là-bas, il est difficile de travailler dans les terrains, de se livrer aux jeux de hasard, de parier aux courses, l'agiotage sur le riz, qui est le seul possible, prend les proportions d'une véritable frénésie; et le prix des autres denrées monte en proportion de celui de l'aliment national. Le gouvernement se consume en efforts inutiles pour enrayer ce mal; il a déjà fait coffrer cinq ou six des plus impudents spéculateurs. Ces derniers prennent leur mal en patience, et, au sortir de la geôle, ils recommencent de plus belle.

D'autre part,—nous ne savons s'il y a une Commission des chemins de fer au Japon, — mais le prix des transports y est très élevé, ce qui n'est guère propre à faciliter les échanges; l'impôt suit une marche progressive, et les taxes extraordinaires de guerre subsistent encore depuis sept ans que la paix est faite. C'est à se demander, comme le faisait dernièrement un officier de l'armée, si, après avoir été vainqueur dans la dernière guerre, le pays ne va pas périr des suites de ce conflit.

La frugalité et l'endurance sont deux grandes qualités du peuple japonais. Reste à savoir jusques à quand elles pourront compenser cette difficulté de la vie que les années accroissent de plus en plus, bien loin de la diminuer.

Enfin le parlementarisme, introduit au Japon, n'a pas manqué de traîner avec lui toutes ses tares. Si le système représentatif a doté les Occidentaux de belles moeurs, il faut reconnaître que les Nippons n'ont rien à nous envier en la matière; moins défendus que nous contre les tendances mauvaises, il ne leur a pas fallu trente ans pour se familiariser avec les roueries et les expédients en usage chez leurs aînés. C'est surtout la vénalité des consciences qui sévit dans la classe des privilégiés qui ont le droit d'user du bulletin de vote.

On commence à s'en alarmer, là-bas, car le mal va croissant. Les dernières élections, toutes récentes ont marqué la vitesse de la course vers la pourriture électorale: "Symptôme alarmant", disait un journal quelques jours avant le vote, "jamais les contraventions aux lois de la candidature et du vote n'ont été si nombreuses que cette année." Et sa constatation était juste puisque depuis le vote, qui date à peine de deux mois, la liste des délinquants cités en justice s'allonge tous les jours. Tels qui se croyaient élus, et avaient même choisi leurs sièges au Parlement, se sont réveillés un beau matin sur les bancs de la Correctionnelle. Car il faut dire que la police a le bras long au Japon; c'est même elle qui, jusqu'à ce jour, supplée à la conscience nationale, singulièrement atrophiée. Mais la ressource est précaire, et le pays qui ne peut compter que sur elle a raison d'envisager l'avenir avec quelqu'appréhension.

Il n'y a même pas à compter, pour enrayer le mal, sur le fanatisme de parti, qui, a bien son mauvais côté, mais porte souvent au dévouement et au désintéressement personnel. La Chambre japonaise n'a, en réalité, qu'un pouvoir consultatif; le Cabinet fait à sa guise, car il est omnipotent et n'a aucun compte à rendre au parlement. Il en résulte que les candidats aux fonctions de député ne peuvent se réclamer du programme d'un parti, et que la lutte électorale pivote le plus souvent autour de leurs personnes. Ils remplacent donc les appels à la solidarité de parti, inconnue là-bas, par les espèces sonnantes. Le montant à débourser augmente avec les années, et avec l'expérience des électeurs qui trouvent sans cesse des moyens nouveaux de rendre lucrative la période électorale. On calcule que l'élection a coûté, cette année, dix mille piastres à chaque candidat, ce qui est énorme pour le pays.

Une autre feuille Japonaise disait à ce propos: "La classe des électeurs est corrompue jusqu'à la moëlle; impossible de nier le fait aujourd'hui. Cela provient de ce que l'électeur n'est pas assez instruit de ses devoirs de citoyen conscient. Mettre entre les mains d'un tel homme une chose aussi sacrée que le bulletin de vote, c'est comme si l'on jetait des lingots d'or devant un chat."

Ce n'est pas la crainte du gendarme qui pourra enrayer le mal. Les tribunaux sont déjà saisis de 990 poursuites pour festins illégaux, de 3,258 dénonciations contre des électeurs et des candidats qui auraient donné ou reçu des pots-de-vin, et de 1194 accusations de voies de fait et de brutalités diverses. Ceci ne peut représenter qu'une minime partie des délits commis, car, malgré l'activité de la police, on sait combien de "fautes électorales" sont susceptibles de lui échapper; mais cela donne une idée de la profondeur du mal.

La prospérité de l'Empire du Soleil Levant est moins réelle de près que de loin; et les incrédules ont mauvaise grâce de s'émerveiller d'un progrès, qu'ils aiment à représenter comme n'étant redevable en rien aux idées chrétiennes qui forment l'armature de la société européenne.

Les défricheurs Canadiens

Suite de la Page 1

minant de cette partie de mon voyage. Mais pour être juste, il faut dire que cela est l'exception. Le gouvernement, en règle générale, fait construire des routes à travers des régions qu'il juge propices à la colonisation, et les colons viennent ensuite s'établir tout le long de cette route, ou à proximité immédiate.

L'histoire de mon guide diffère de celle de la plupart des habitants qui, depuis deux ou trois siècles, sont venus s'établir dans le milieu de la forêt, par la particularité suivante: Cet homme est venu fonder son foyer à un âge où d'autres songent plutôt au repos, c'est-à-dire autour de la cinquantaine. Des revers de fortune l'avaient forcé à recommencer la vie, à créer un nouveau foyer pour lui, pour sa femme et ses enfants mineurs. Il se décida alors à s'établir sur une des concessions du gouvernement, moyennant paiement de quelques sous par acre. Pour se procurer l'indispensable fonds de premier établissement, il alla travailler chez un fermier pendant la saison d'été, et en hiver dans un chantier voisin. Avec l'argent ainsi réalisé, il acheta le lot de terre en question. Le nouveau foyer débuta dans une "cabane de billots" couverte d'écorce de bouleau, c'est-à-dire une de ces bicoques construites en troncs d'arbres, comme on en voit souvent dans les bois canadiens. Le père apporta sur son dos les premiers sacs de provisions, d'outils, etc. Une vache et quelques poules assuraient l'existence du petit ménage, à part le gibier que le père pouvait tirer, tout en maniant la hache. L'hiver venu, notre colon retourna travailler dans un chantier. L'argent ainsi gagné lui permit, l'été suivant, d'augmenter son petit troupeau, d'améliorer sa demeure. Et cela continua ainsi plusieurs années durant. Au dur labeur de l'été succédait le labeur plus dur de l'hiver.

Mais, au bout d'environ six années, c'est-à-dire au moment de mon passage, le résultat était déjà encourageant. Là où quelques années auparavant s'étendait l'épouvantable fouillis de la brousse américaine, je trouvais maintenant une ferme en bonne voie de progrès, encore primitive, sans doute, comparée à celle des régions plus peuplées. Mais si l'on pense que tout, ou à peu près tout ce qui se voyait ici, dans cette enceinte de forêts séculaires était l'ouvrage, le produit direct des mains de notre colon, il fallait convenir que le résultat était admirable. Il y avait là une petite habitation en bois, divisée en plusieurs pièces avec panneaux à l'intérieur; deux granges avec étables, une petite forge, un poulailler, une cabane en billots servant de sucrerie, le tout entouré d'un jardin potager et de plusieurs acres de terres défrichées et cultivées en foin, en céréales, en pommes de terre. Un troupeau d'une dizaine de bêtes à cornes, de deux chevaux, des cochons et beaucoup de poules complétaient l'actif de cette propriété en évolution. Notre colon n'aurait pas voulu céder son bien pour dix fois autant de dollars qu'il en avait dépensé.

Le soir de ma première journée dans la forêt canadienne, nous fumions la traditionnelle pipe autour de la traditionnelle "boucane". L'on appelle "boucane", au Canada, le feu que les chasseurs ou les explorateurs allument dans leurs campements et les cultivateurs autour de leurs habitations, pour chasser les nuées de maringouins qui, pendant deux mois de l'été, rendent la vie misérable dans les campagnes canadiennes. En jetant des morceaux de gazons ou de bois vert sur le feu, l'on obtient une fumée abondante dont les inconvénients sont moins grands que ceux causés par les morsures des moustiques. De l'autre côté du petit lac, tout caché dans une épaisse touffe d'érables, nous arrivaient des sons qu'on aurait pu prendre pour les cris de quelques oiseaux de nuit— c'étaient des loups qui chantaient un Angelus lugubre, avant de commencer leur tournée de ravitaillement nocturne. Pour compléter la scène et la rendre digne d'un conte de Cooper ou d'un poème de Longfellow, il ne manquait qu'un groupe de sauvages en attirail guerrier... Et tout en écoutant le récit des tribulations, des luttes continuelles et des périls même qui composaient l'existence de mon hôte, je me dis en moi-même: "Combien en trouverait-on parmi les milliers et les milliers d'immigrants arrivés au pays qui, pendant six années comme notre colon, auraient lutté comme lui corps à corps avec la nature sauvage?" Je ne crois pas me tromper en répondant qu'on pourrait les compter aux doigts d'une seule main, et encore!...

Le lendemain ou le surlendemain de mon arrivée en forêt vierge, j'ai eu la bonne fortune d'assister à l'une des scènes les plus originales de la vie d'un colon, c'est-à-dire à l'encan d'une ferme. L'encan eut lieu à la ferme du premier "voisin" de mon guide. Le mot "voisin", dans un milieu tel que je viens de le décrire, prend une signification tout autre que chez nous. Le "voisin" en question se trouvait à une distance de 15 à 20 kilomètres en ligne droite de la concession où je me trouvais. Ce "voisin" était venu défricher plusieurs années avant mon ami. Pour se rendre chez notre "voisin", l'on attela de nouveau les deux chevaux au char préhistorique qui m'avait amené. Ce fut un voyage que je n'oublierai jamais et je n'ai aucune ambition d'en faire d'autres dans les mêmes conditions. Il fallut suivre ce que mon guide appelle sa "route de chantier", franchir à nouveau les arbres tombés et des souches, traverser deux petites rivières à gué. Mais le grand exploit du voyage fut de franchir une butte de quelques centaines de mètres de hauteur, formant la limite entre la concession de mon guide et celle du "voisin". Ici, toute trace de passage antérieur a disparu. Le seul endroit où il y a moyen de monter la pente est le lit desséché d'un torrent, espèce de col plus que primitif, encombré tout le long de pierres qui dépassaient en diamètre celui des roues de notre charriot, roues aux dimensions plus que normales pourtant. Il eût été relativement facile d'escalader à pied ce col canadien, en sautant de bloc en bloc, mais qu'il fût possible d'y faire passer un attelage avec deux chevaux, je ne l'aurais jamais cru, et je n'ai pas l'ambition de vérifier la chose une deuxième fois — je le répète. Je rends témoignage en passant à la solidité des véhicules de là-bas — la plupart des nôtres n'auraient pas été à la hauteur de la tâche.

L'encan était surtout intéressant pour moi en ce qu'il me fournit l'occasion de rencontrer un grand nombre d'habitants sur un même point. Quelques-uns étaient accourus de fort loin dans des véhicules variant entre l'élégant tillbury et le charriot analogue au nôtre. Tous étaient Canadiens-français, à l'exception de deux fils d'immigrants, l'un Allemand, et l'autre originaire de la Verte Erin. Mais ces derniers parlaient le français comme les autres, et avec le même accent anglo-breton. C'est une des singularités de la province de Québec qu'on y rencontre assez souvent des gens portant des noms germaniques ou anglo-saxons et qui parlent le même langage que les vrais Canadiens-français.

J'ai recueilli une foule de renseignements intéressants en causant avec ces habitants, en les questionnant sur leur genre de vie, sur les produits de leur terre, etc. La plupart d'entre eux étaient venus défricher la forêt vierge, ainsi que mon guide l'avait fait — tous étaient disposés d'accepter un prix raisonnable pour la terre qu'ils possédaient. Les prix variaient entre 1 dollar et demi et 10 dollars de l'acre; s'ils trouvaient un acheteur, ils étaient tout disposés à aller recommencer leur métier de défricheur, dans une partie encore vierge de la Province. D'autres pensaient envoyer leurs enfants faire ce qu'eux-mêmes ils avaient fait dans leur jeunesse, s'accordant à eux-mêmes un repos bien mérité, ou du moins une besogne moins pénible. — Les défricheurs de la forêt vierge forment une classe tout à fait spéciale parmi les habitants Canadiens-français — ils sont éclaireurs ou pionniers par métier, et après avoir fait le plus dur de la besogne, le "Rough", comme on dit là-bas, ils vendent leur terre et recommencent la lutte à un autre endroit; — ce sont les dignes descendants des "défricheurs" de jadis.

ROBERT ERNST.

5 Lignes de Chemin de Fer

DUNVEGAN

sur la Riviere de la Paix

Riviere de la Paix navigable sur 800 milles.

Nommée: "La Clef d'Or du Nord"

> Je ne suis pas dans le Real Estate mais quand le townsite de DUNVEGAN sera place sur le marche, vous devez tous acheter des lots.
>
> ---AGNES DEANS CAMERON.

Chemin de fer en construction reliant DUNVEGAN a BELLA COOLA sur le PACIFIQUE

Direction et Capitaux FRANCAIS -:- 5.000.000 de Piastres

Cette ligne sera la **plus rapide** et la **plus directe** pour le Pacifique

Terrains miniers: Charbon dur, Minerai de fer, Pétrole, etc...

Terres riches de Culture: Paturages, Fruits, Légumes, etc...

Bois de valeur: Constructions, Industries, etc...

Température supérieure a celle de l'Ouest

SLOAN & LAY

Téléphone 4776

Agents Généraux

634 Première Rue Edmonton, Alta.

Departement Francais: PAUL MAUVIER, Directeur

Le péril de l'immigration canadienne-française aux Etats-Unis

POURQUOI LES NOTRES DOIVENT VENIR DANS L'OUEST.

Nous trouvons dans un journal franco-américain le texte d'une fort intéressante conférence contre l'immigration canadienne-française aux Etats-Unis. Cette conférence, prononcée dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, fait ressortir d'une façon saisissante le péril qu'il y a pour les nôtres à immigrer aux Etats-Unis.

Le Canada qui a pour confins deux océans, le pôle Nord et les grands lacs au sud, est le pays de l'immensité, c'est toute la superficie des Etats-Unis plus 3 fois la France: c'est 30 fois les Iles Britanniques, 17 fois la France, 17 fois l'Allemagne et 33 fois l'Italie.

Si le Canada était peuplé comme l'Angleterre au taux de 558 personnes par mille carré, la province de Québec à elle seule aurait une population de 195 millions. Et elle ne compte que 1,600,000 habitants!

C'est ce pays si riche en forêts immenses, en pêcheries inépuisables en terres fertiles, que ses fils désertent pour prendre le chemin de l'étranger, emportés par de vains espoirs.

On ne récusera certainement pas le témoignage de Sir Wilfrid Laurier qui disait à ses compatriotes des Etats-Unis: "Le plaisir de vous rencontrer n'est pas exempt de tristesse. Car, après tout, vous êtes sur une terre étrangère et j'éprouverais plus de satisfaction à vous voir sur le sol natal."

"Dans l'émigration canadienne aux Etats-Unis, il y a quelque chose d'anormal qui ne devrait pas exister. Je comprends l'émigration de l'Angleterre qui a un surcroît de population, de l'Allemagne et d'autres pays. Mais relativement au Canada qui possède des terres si fertiles, des forêts d'une richesse inépuisable et des mines sans rivales dans le monde entier, comment se fait-il que ses enfants aient quitté une terre comme celle-là pour venir ici sur un sol étranger?"

Voilà ce que je ne peux m'expliquer.

D'un autre côté, voici ce que disent les abbés Fournet et Desrosiers:

L'émigration a diminué la force de résistance de notre nationalité et complique singulièrement le problème de la survivance de l'idée française en Amérique."

Il ne nous disent pas que cela a été un bienfait pour la race.

Quels sont les causes qui ont déterminé cette exode des nôtres vers les Etats-Unis? Elles sont multiples. Je les résumerai et ferai voir leur non-fondement.

Nos compatriotes ont été attirés par le brillant des villes qui comme des sirènes faisaient entendre à leurs oreilles, ces paroles mielleuses:

"Vois les villes avec leurs plaisirs, les beaux habits des citadins et les magnifiques toilettes des dames; toi aussi, tu seras bien habillé, tu auras toujours de l'argent dans tes poches, leur travail est facile, l'or se recueille sur leurs pas et les alouettes tombent frites."

Et comme les papillons qu'attire la lumière, nous nous sommes laissés prendre à des mirages trompeurs: les terres ont été désertées, et nous sommes sur le sol où, nous disait-on, coulaient le lait et le miel.

Mais, amère déception! on s'est vite aperçu que l'or et l'argent ne se ramassaient pas dans les rues, qu'il fallait travailler rude pour en acquérir quelques parcelles.

Dès 6.30 heures du matin, au son de la cloche, il nous faut s'engouffrer dans de sombres manufactures pour toute la journée, tous les jours de la semaine, toutes les semaines de l'année et dans bien des cas, pour ne pas dire tous, presque toute la vie. Détail bien triste, des enfants de 14 et même de 12 ans vont s'étioler dans ces endroits, vrais gouffres de mort physique et morale. On voudrait sortir de cet état, mais impossible, les comptes d'épiceries vous attendent, le paiement du loyer vous guette. C'est l'esclavage, quoi!

Et tous les jours, privés du grand air de la nature, du beau soleil du bon Dieu, alignés comme des esclaves, on s'en va, tête baissée aux ateliers qui nous attendent et nous requièrent et où des maîtres impitoyables profitent de la mise en valeur de notre travail.

Sont-ils nombreux ceux qui ont laissé le sol natal en lui faisant leurs adieux? Bien rares sont les personnes qui ont quitté la patrie sans espoir de retour.

Au contraire, on avait l'intention de s'en aller vivre à l'ombre du clocher paroissial et de mourir où dorment nos ancêtres, après avoir ramassé quelque chose pour améliorer sa situation, payer des dettes ou une hypothèque.

Mais les enfants se sont mariés, dans bien des cas, les parents devenus vieux, sont restés seuls. Et ces enfants élevés en dehors de leur pays natal et de ses douces attractions, et non habitués aux travaux des champs, élisent domicile aux Etats-Unis pour toujours.

Quelques compatriotes, a dit mon ami, sont parvenus dans le commerce. Admis. Mais, combien peu? Et encore quelle fortune? $15,000 et $25,000 sont considérées une grosse fortune pour nous.

Les propriétaires, disent les abbés Fournet et Desrosiers, sont clairsemés, le grand nombre est employé dans les filatures de la Nouvelle-Angleterre.

Dans l'Ouest, leurs occupations sont restreintes aux infimes besognes. Ils sont les artisans de la richesse de ceux qui les emploient.

Si les Etats-Unis sont un Eldorado pour nos compatriotes, comment se fait-il que des mêmes Etats-Unis fournissent au Canada un contingent de 150,000 émigrés par année? Ces émigrés ont en moyenne un millier de piastres comme capital. La raison de leur migration vers le Canada est que les terres y sont moins chères.

Et comme preuve à l'appui, voici ce que dit une importante revue de Newark, le "Life": Plus de 150,000 émigrants américains vont s'établir au Canada cette année!

Ils y vont parce qu'ils y trouvent plus de terre, un meilleur gouvernement, moins d'extorsions et d'impôts et une vie plus hospitalière. Demandez aux Américains qui ont vécu pendant quelques années au Canada ce qu'ils en pensent et vous verrez que j'ai raison."

D'autre part, voici les paroles d'un Canadien-français résidant dans l'Alberta:

"J'ai peiné durant 10 ans dans les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre et j'y ai fait moins d'argent que pendant mes deux années de séjour ici.

Je suis sûr d'arriver à l'aisance et d'être bientôt en état de fournir à mes enfants, les moyens de se créer d'excellentes positions. Si les Canadiens-français de la province de Québec connaissaient la merveilleuse fécondité du sol dans cette partie du pays, jamais ils ne songeraient à émigrer aux Etats-Unis. Au lieu d'être perdus dans l'immensité de la population américaine, ils jetteraient ici les bases d'une nouvelle province de Québec."

Des gens de toute nationalité: allemands, anglais, galiciens, russes, chinois s'emparent de ce sol que seuls, les Canadiens semblent dédaigner.

De 450 à 500 mille de ces émigrants viennent, tous les ans, s'emparer du sol que nous, Canadiens-français devrions occuper.

EFFETS PRINCIPAUX

Voyons maintenant quels ont été les effets de notre immigration par rapport à la nationalité, à notre influence et à notre situation religieuse.

Pour la nationalité:

M. Harkins, journaliste de la Nouvelle-Orléans, écrit:

"Les Canadiens-français résisteront jusqu'au bout à tout mouvement qui tendrait à absorber leur pays dans une république où disparaîtraient les privilèges qui leur permettent leur langue à eux, leurs écoles séparées et subventionnées par l'Etat et autres institutions qui leur sont chères."

Je citerai encore les abbés Desrosiers et Fournet. Ils nous disent: "Il faut regretter sans restriction le mouvement d'immigration qui a entraîné tant de nos compatriotes aux Etats-Unis. Au point de vue national, les Canadiens émigrés sont dans une situation dangereuse. Si les pertes ne sont pas encore très sensibles, on peut les mesurer quelque peu par l'écart qui existe entre le dénombrement officiel et le nombre réel probable des Canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Cet écart est de 42.3 pour cent. Les chiffres officiels nous donnent pour les six Etats de la Nouvelle-Angleterre, 500,000 Canadiens, tandis que le nombre réel est de 725,000 et pour la région des grands lacs 200,000 au lieu de 300,000 chiffre réel."

Quels ont été les effets de notre émigration sous le rapport politique?

La population du Canada est de 6,500,000. Canadiens-français 1,600,000, soit presque le tiers. Si on ajoutait à ce chiffre les 1,200,000 des nôtres qui peinent dans les manufactures on aurait tout près de 3,000,000 sur une population globale de 6 millions et demi: presque la moitié. L'influence de notre race serait augmenté d'autant.

Mais ici qu'est-ce que 1,200,000 sur 96 millions. Voyez quelle influence on peut exercer.

Aussi n'avons-nous aucun représentant au congrès, aucun sénateur d'Etat.

Tout au plus avons-nous quelques membres des législatures locales.

Il est vrai que le Rhode Island s'est payé le luxe d'un Canadien-français comme gouverneur, mais c'est une exception due à un expédient politique. La Saskatchewan en grande majorité anglaise, a eu pour premier lieutenant-gouverneur un Canadien-français, l'hon. A. E. Forget.

Depuis la Confédération, Québec a toujours eu des lieutenants-gouverneurs canadiens-français.

La situation politique au Canada pour les nôtres est assez souriante. Nous possédons 3 ministres, 20 sénateurs, 55 députés. Dans les législatures locales: A Québec, le premier ministre et 5 autres membres du cabinet, 19 conseillers législatifs, 65 députés.

Dans Ontario, 1 ministre, 4 députés, 1 sénateur.

Au Manitoba, 3 députés; au Nouveau-Brunswick, 2 députés, et Nouvelle-Ecosse, 2 députés. Nous avons 2 juges de la Cour Suprême, 28 juges de la Cour Supérieure de Québec, 4 juges de la Cour d'Appel de la même province, 1 commissaire canadien à Paris.

Si au lieu de 1,600,000, nous étions 2,800,000, quelle influence autrement grande nous exercerions.

SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX

Et sous le rapport religieux quelle est notre situation? Ici, 20 à 25 millions de catholiques ont perdu la foi. Sur ce nombre, les Canadiens-français comptent une bonne partie. Ajoutez-y ceux qui sans avoir apostasié ne pratiquent plus de religion. Le chiffre sera respectable, plutôt lamentable.

Quelle est la cause de ces déplorables pertes?

Entourés par une population protestante ou pratiquement athée ils ont été abandonnés au point de vue religieux.

Au Canada, pour une population de 1,600,000 habitants, nous comptons 4 archevêques, 14 évêques. Ici, aux Etats-Unis, pour 1,200,000, nous avons le seul évêque de Manchester, Mgr Guertin.

Les oeuvres d'éducation et d'instruction dans Québec sont: 3 universités, 19 collèges classiques, 140 académies commerciales, 510 écoles modèles, 5,000 écoles élémentaires, 2 écoles normales, 2 écoles d'agriculture, 2 instituts pour les sourds-muets, 9 écoles techniques et 1 de hautes études commerciales. Ici, quelques couvents et des écoles élémentaires paroissiales.

Au Canada, dans la province de Québec, nous avons nos écoles séparées; on ne paie qu'une sorte de taxe.

Ici, il nous faut soutenir les écoles publiques et ensuite être taxes pour nos écoles poroissiales.

D'un autre côté, beaucoup ont abandonné leur langue, changé leurs noms. Au pays natal, notre langue est officielle, on la peut parler où l'on veut. Ici, elle n'est pas reconnue, c'est un drapeau qu'il faut mettre en poche.

Après cela, on viendra dire que l'immigration a été un bienfait pour la race. Quoi? une perte de 42.3 pour cent pour la nationalité et de milliers de personnes pour notre religion qui nous est si chère, c'est là un bienfait pour la race.

Autant vaudrait dire qu'un poison latent est un stimulant de vie!

Tous nous travaillons. Notre travail s'exprime par de la richesse. Et le grand, l'universel générateur de la richesse, c'est l'agriculture. Pourquoi? Parce que seule, l'agriculture, est vraiment une génératrice en ce sens que seule, elle peut faire qu'un seul grain de blé devienne graduellement 10, 1,000, 10,000 et 500,000 grains de blé.

Les Canadiens-français sont essentiellement un peuple agriculteur parce que c'est un peuple à qui le joug de l'esclavage ne convient pas, un peuple qui aime sa liberté.

Mais alors, pourquoi sommes-nous ici à faire la fortune des autres plutôt que de nous tailler un domaine dans le pays qui est à nous?

Nos destinées futures, d'ailleurs sont renfermées dans l'amour et l'habitation de la campagne: gardienne fidèle de notre religion, notre langue et nos lois.

La nature prodigue ses faveurs à l'habitant des campagnes, qui, maître de son royaume, le gouverne à son gré.

"Avant que l'aurore vienne de ses doigts roses, colorer de sa douce lumière, le sommet des côteaux fleuris, ce roi de la nature, librement dirige ses pas vers le lieu de son travail. Et quand la nuit vient le surprendre, à son gré, trop tôt à son travail, et l'invite à aller se reposer, les germes de vie déposés dans le sol par sa main vigilante croissent, et se développent pendant qu'il goûte son repos, et dans les cieux, les étoiles semblent sourire aux épis naissants."

Et vous, Mesdames, qui nous faites l'honneur de nous encourager par votre aimable présence, ce dont je vous remercie, du fond du coeur, n'échangeriez-vous pas un local sombre et peu aéré au 3e ou 4è étage au fond d'une cour, pour une résidence proprette sur une "ferme" qui serait à "vous," jouissant du grand air, respirant à pleins poumons les doux arômes des lilas, les senteurs odoriférantes des foins et des blés jaunissants?

Certes oui? car les femmes canadiennes qui sont pétries de bravoure et d'héroïsme comme elles l'ont démontré au commencement de la colonie seront les derniers remparts du patriotisme comme elles le seront de la nationalité et de la religion.

NOUVELLES REGIONALES

UNE BELLE SOIREE A L'ECOLE GRIERSON

Vonda, Sask., 2—C'était le 29 juillet, à 7 h. 30 du soir. Toutes les familles du district scolaire se rendaient en foule à la jolie maison d'école de Grierson et vous savez que chez nos Canadiens les familles comptent de nombreux enfants. Quatre voitures suffirent à peine à conduire le contingent de l'une d'elles, celle de M. Marleau.

Une quarantaine d'enfants en habits de fête, tous de langue française sont rangés dans les bancs d'école, les dames sont gracieusement invitées par Mlle N. Audet, l'institutrice, à prendre place sur des sièges installés autour de la salle, les hommes se serrent sur des bancs provisoires, tandis que les syndics d'école, MM A. Stebbins, président; A. Marleau et E. Girard sont invités à prendre les places d'honneur aux côtés de M. le curé qui préside la joyeuse séance et l'examen dont voici en entier le programme:

Reading, Grade I—Le Noyer et le Saule, par F. Roy.

Reading, Grade III—A Counting Song, par S. Sasseville.

Reading, Grade IV—Le Papillon et l'Hirondelle, par Z. Marleau et Alb. Girard.

Reading, Grade V—La Première Récompense, par L. Girard.

Geography, Second Division — Choeur: The Maple Leaf.

Une récitation, par O. Cloutier.

Geography, First Division—Le Conseil des Fleurs, par Mlles M. Blouin, B. Blouin, A. Blouin et MM. U. Stebbins, A. Stebbins, N. Roy, S. Sasseville, O. Cloutier.

Catéchisme, 1ère et 2ième année—If I were you, par Mlle M. Marleau.

Le petit doigt de maman, par Mlle P. S. Sasseville.

Catéchisme, 3e et 4e année — Le Pater, par Mlle M. Marceau et M. L. Girard.

Grammar, Second Division — Fan Drill, par Mlles Z. Marleau, Alb. Girard, B. Blouin et P. Sasseville.

Grammar, First Division. — Choeur: La cloche du village.

Lecture française, 1ère année—Good bye, par Mlle L. Marceau et A. Girard.

Lecture française, 2ème et 3ème année—Un long discours, par Mlle A. Blouin.

Lecture française, 4ème année—L'Extra, par M. U. Girard.

Une récitation, par M. H. Cloutier.

Arithmétique — Choeur national: Le Canada.

Distribution des récompenses et des notes d'examen.

God save the King.

Pour clore la séance, Mlle Z. Marleau, au nom de tous les enfants de l'école, adressa quelques mots de remerciements à M. le curé, aux syndics et à tous les parents présents pour la bienveillance qu'ils leur manifestaient et l'encouragement de leur présence à cette petite fête.

M. le curé y répondit en quelques paroles paternelles et M. Cléroux, sur l'invitation qui lui en fut faite, adressa aussi la parole pour féliciter les syndics et tous les contribuables de la bonne entente qui règne dans le district, à l'avantage très appréciable d'une école bien tenue et pleine de succès. De chaleureux remerciements furent offerts par les orateurs à Mlle N. Audet, institutrice, à laquelle sont dus le succès bien mérité de la soirée et la prospérité de l'école.

Bien que le programme de cette soirée fut long, la belle tenue, l'entraînement des enfants, les beaux chants fort bien exécutés la rendirent trop courte. Si les récits et les chants furent un succès nous devons dire aussi que le progrès des enfants en trois ans ne fut pas moins admirable. Là, le français et l'anglais y sont enseignés avec succès. Les enfants les plus avancés parlent, lisent et écrivent les deux langues en toute perfection. Bel exemple à suivre. Ayons des maîtres ou maîtresses catholiques parlant les deux langues. Revendiquons nos droits de Français et assurons ainsi la perpétuité de notre langue française chez nos enfants. Nous voulons de l'anglais, certainement, mais notre langue nous est trop chère pour la renier et la rejeter de notre école.

ILS L'ONT AVEC EUX EN ECOSSE

Wetaskiwin, Alta. 12—On vient de recevoir des nouvelles du maire S. J. Knox, recherché depuis trois semaines à la suite de son départ précipité. S. J. Knox est maintenant à Aberdeen, Ecosse, où il aura à répondre à une accusation de détournement de fonds.

CHRONIQUE LOCALE

M. L. N. Prévost, propriétaire du "Blue Store" est parti pour Banff, Vancouver et Seattle en compagnie de Mme Prévost et de leur fils, Paul Emile.

* * *

M. Antoine Comiré est actuellement en voyage d'étude dans l'Ouest; il est arrivé à Edmonton après avoir visité Moose Jaw, Gravelbourg et Calgary. M. Comiré, qui vint à Edmonton en 1898, a naturellement trouvé des changements considérables à Edmonton, et il ne regrette qu'une chose: ne pas s'y être établi il y a 15 ans!

M. Comiré a deux frères dans l'Ouest, l'un à Gravelbourg, Sask., et l'autre, le R. P. Comiré, O.M.I., au Lac du Poisson Blanc, Alta. M. Somité est parti cette semaine pour aller rendre visite au R. P. Comiré.

* * *

M. Durand-Daubin, de Bonnyville, Alta, était de passage en ville cette semaine. M. Durand-Daubin partira dans quelques jours pour la France.

* * *

M. et Mme DeBlois Thibaudeau sont de retour à Edmonton après un séjour à leur chalet du Lac Wabamun.

* * *

M. A. L. Auger, inspecteur des postes à Edmonton, est parti lundi soir pour Woonsocket où il va assister à la convention générale des Cercles de l'Alliance Nationale. M. Auger passera quelque temps à Montréal et reviendra en compagnie de Mme Auger, depuis plusieurs semaines dans l'Est.

* * *

Nous avons eu l'occasion de rencontrer la semaine dernière le R. P. Giroux, missionnaire colonisateur, à son retour de Grouard où il était allé conduire un important contingent de colons canadiens-français. Plus de soixante familles des nôtres sont actuellement établies à l'ouest de Grouard dans une région agricole magnifique et qui sera prochainement traversée par une ligne de chemin de fer. Le R. P. Giroux est reparti immédiatement pour Montréal d'où il a l'intention de revenir prochainement avec un autre groupe de colons.

L'hon. P. Ed. Lessard, qui était parti depuis deux semaines pour la province de Québec est attendu cette semaine à Edmonton.

M. Thos. Lessard, de St-Paul des Métis, est en voyage d'affaires à Edmonton.

M. St-Arnauld, de St-Emile est également à Edmonton cette semaine en voyage d'affaires.

M. H. Lapointe, de Montréal, qui séjournait à Edmonton depuis un mois, est parti cette semaine pour Vancouver, Victoria et Seattle.

CHASSE FRUCTUEUSE

Colin Fraser avec 15 trappeurs de l'extrême n[illegible] est arrivé ici, portant un charge[illegible] de fourrures rares évaluées de 30 à 35,000 piastres. Ces hommes ne viennent en pays civilisé qu'une fois l'an. Les fourrures sont principalement des peaux de renards argentés, de martres, zibelines, etc.

Des délégués russes viennent d'arriver au Canada; ils feront des arrangements avec le gouvernement McBride pour l'établissement en Colombie de 3000 familles russes.

Glen Martin, l'aviateur américain, volant à bord de son biplan Curtiss, à Saskatoon, s'est élevé à une altitude de 6,400 pieds. C'est le record de la hauteur en aéroplane pour le Canada.

CONVENTION ANNUELLE DES MEDECINS CANADIENS

Samedi dernier s'est ouverte à Edmonton la convention générale annuelle des médecins canadiens. Environ six cents délégués venus de toutes les provinces du Dominion étaient présents à l'ouverture.

Toutes les branches de la médecine spécialisée et de la chirurgie sont représentées à la convention. Un grand nombre de communications importantes seront lues pendant les séances.

Tous les collèges de médecine canadiens sont représentés. Au nombre des délégués sont des personnalités médicales éminentes du Canada. Il y a également de nombreux docteurs de langue française.

Mercredi les congressistes ont été les hôtes de l'Association de l'Exposition et aujourd'hui, jeudi, ils sont partis par train spécial pour Fitzhugh.

La convention sera clôturée demain, vendredi.

LE C. N. R. A ST-BRIEUC, Sask.

St-Brieuc, 12 — On vient de commencer la pose des rails sur la ligne du C. N. R. reliant Melfort à Humbolt et devant continuer jusqu'au Pas pour rejoindre le chemin de fer de la Baie d'Hudson.

Cette ligne sera de la plus grande utilité aux fermiers de la région de St-Brieuc qui jusqu'à présent devaient transporter leur grain à Melfort où on leur en donnait un prix dérisoire.

Aux élévateurs de Melfort il n'y avait jamais que de la place pour le blé No 5 et les fermiers de St-Brieuc étaient mis en demeure de vendre leur blé No 2 au prix du No 5 ou de le ramener chez eux après un voyage de 30 ou 40 milles.

Nous sommes donc tous enchantés ici des progrès faits sur la ligne Melfort-Humbolt. La proximité de la gare de St-Brieuc du Lac Lenore permettra de bonnes parties de canotage et de pêche. Un important village ne peut moins faire que de se développer autour de la gare. Toute la population de la région étant française nous serions heureux de voir des compatriotes monter les magasins ou autres établissements commerciaux de notre village.

La récolte de cette année s'annonce comme devant donner un rendement énorme; c'est une occasion favorable à l'établissement de commerçants autour de notre gare.

LE TRAFIC EST INTENSE SUR LA COTE DU PACIFIQUE

San Francisco, 14—Chose qui montre l'importance qu'aura, pour la navigation, l'ouverture du canal de Panama, on demande aujourd'hui, plus que jamais, des navires à voiles, sur les côtes du Pacifique, car il n'y a pas assez de vapeurs pour suffire à la demande. Les prix de transport montent de plus en plus, naturellement.

Bientôt un navire pourra prendre une cargaison d'orge à destination de l'Angleterre, à 45 shillings la tonne; c'est le plus haut prix atteint depuis 18 ans.

LA MAIN-D'OEUVRE DANS L'OUEST

M. Rogers s'occupe de recruter des moissonneurs.

Winnipeg, 14—M. Robert Rogers, ministre de l'intérieur, a déclaré, au cours d'une entrevue, qu'il s'occupait particulièrement du problème de la main-d'oeuvre dans l'Ouest.

Il faudra au moins 50,000 moissonneurs pour faire la récolte cette année dans les trois provinces des prairies. La ville de Winnipeg en fournira probablement six mille. On a réduit le prix des voyages en chemins de fer à un sou le mille pour tenter par ces voyages à bon marché les garçons de ferme. M. Rogers croit que les annonces dans les journaux des Etats-Unis auront un bon effet parce qu'il pourra venir de l'Iowa ou du Kansas de huit à dix mille bons hommes, la récolte se faisant plus tôt dans ces états que dans l'Ouest.

LES CATHOLIQUES ALLEMANDS DE L'OUEST

Ils se prononcent contre les écoles neutres et demandent des écoles séparées légalement établies.

Régina, Sask., 12—La convention des Allemands catholiques, qui a duré trois jours, s'est terminée aujourd'hui par la réélection du R. P. Suffa, comme président du Volksverein, et du R. P. Bour, comme secrétaire. Un grand nombre de résolutions ont été passées dont la plus importante est celle-ci:

"Il est résolu que nous rejetons en principe les écoles neutres pour la jeunesse catholique et demandons des écoles confessionnelles soutenues par nous-mêmes, et quoique nous reconnaissions la bonne volonté des gouvernements de la Saskatchewan, de l'Alberta et du Manitoba, nous désirons rappeler énergiquement nos droits consacrés par la constitution canadienne à des écoles séparées et nous exprimons l'espoir que le jour va venir où ces droits inaliénables seront reconnus par la loi dans lesdites provinces.

L'AVENIR DE L'OUEST

Nos immenses régions agricoles fourniront cette annee, une récolte double de celle de l'année dernière. — Une véritable terre promise.

Montréal, 12—M. W. P. Hinton, du Grand Tronc Pacifique, est actuellement à Montréal où il est venu pour affaires concernant la Compagnie.

M. Hinton est d'opinion que la superficie du territoire cultivé est tellement considérable maintenant qu'il est impossible que les dommages causés par la température provoquent une dépression notable des affaires et des récoltes. L'Ouest canadien est actuellement au point atteint par l'ouest américain, il y a environ trente-cinq ans, et comme cette partie de notre pays possède de plus grandes ressources que l'ouest américain, nous devons nous attendre à un avenir plus brillant.

Il n'y a pas un seul homme dans tout l'ouest canadien assez clairvoyant pour donner une idée exacte de nos richesses. De fait, il n'y a pas assez de manufactures dans l'Est pour répondre aux besoins de l'Ouest.

M. Hinton a déclaré que la moisson de cette année serait superbe et que l'on récoltera environ de 40,000,000 à 50,000,000 de minots de plus que l'an dernier et le double de la moisson de 1910.

LE MERLE

Dans les pruniers, le merle, à la poitrine rouge,
Au sifflet éclatant, et, qui sans trève, bouge,
Que, d'une branche à l'autre, on voit sauter soudain,
Me semble, tout à fait, la voix de mon jardin,
Des fleurs dont la chanson par lui fut exhalée,
La voix du géranium et de la giroflée,
Voix de l'héliotrope et vois du réséda,
Où souvent l'abeille à l'abeille succéda,
De l'hélianthe d'or au coin de la clôture,
De l'oeillet, ce souris froncé par la nature,
De la riche pensée en robe de velours,
De ces êtres très doux qui se taisent toujours.

H. DEMERS.

A LIRE PAR LES FERMIERS

LA PRODUCTION DES BONNES SEMENCES ET LEUR EMPLOI

Il s'est produit au cours de ces dernières années, une amélioration sensible dans la qualité des graines de semences mises en vente dans les provinces de la Confédération canadienne. Ce résultat est une conséquence de la loi de contrôle des semences qui prohibe la circulation des semences contenant des graines de mauvaises herbes ou autres semences inférieures. Aux termes de la loi, les graines de semences contenant plus d'une certaine proportion de graines de mauvaises herbes dangereuses ne peuvent être mises en vente que si elles portent une étiquette indiquant ce fait. Cette mesure empêche la mise en vente des produits contaminés, dont il s'écoulait de si grandes quantités il y a quelques années. Ces faits sont mis en lumière dans le rapport du commissaire des semences qui embrasse la période écoulée entre janvier 1905 et mars 1911, et forme un volume de plus de 100 pages actuellement, distribué par le Bureau des Publications du Ministère de l'Agriculture à Ottawa. Il contient l'historique du service des semences à partir du concours de graines de semences Macdonald-Roberson, et passe en revue l'établissement des stations d'essais de semences, la distribution de collections de graines de mauvaises herbes, les exportations de graines de semences, les concours de récoltes de grande culture et autres oeuvres de vulgarisation. A signaler dans ce rapport, une description illustrée de 27 mauvaises herbes classées comme dangereuses d'après la loi et un grand nombre d'autres espèces de mauvaises herbes contre lesquelles les cultivateurs devraient être en garde. Ce rapport est à la disposition de tous ceux qui en feront la demande, tant que l'édition n'en sera pas épuisée.